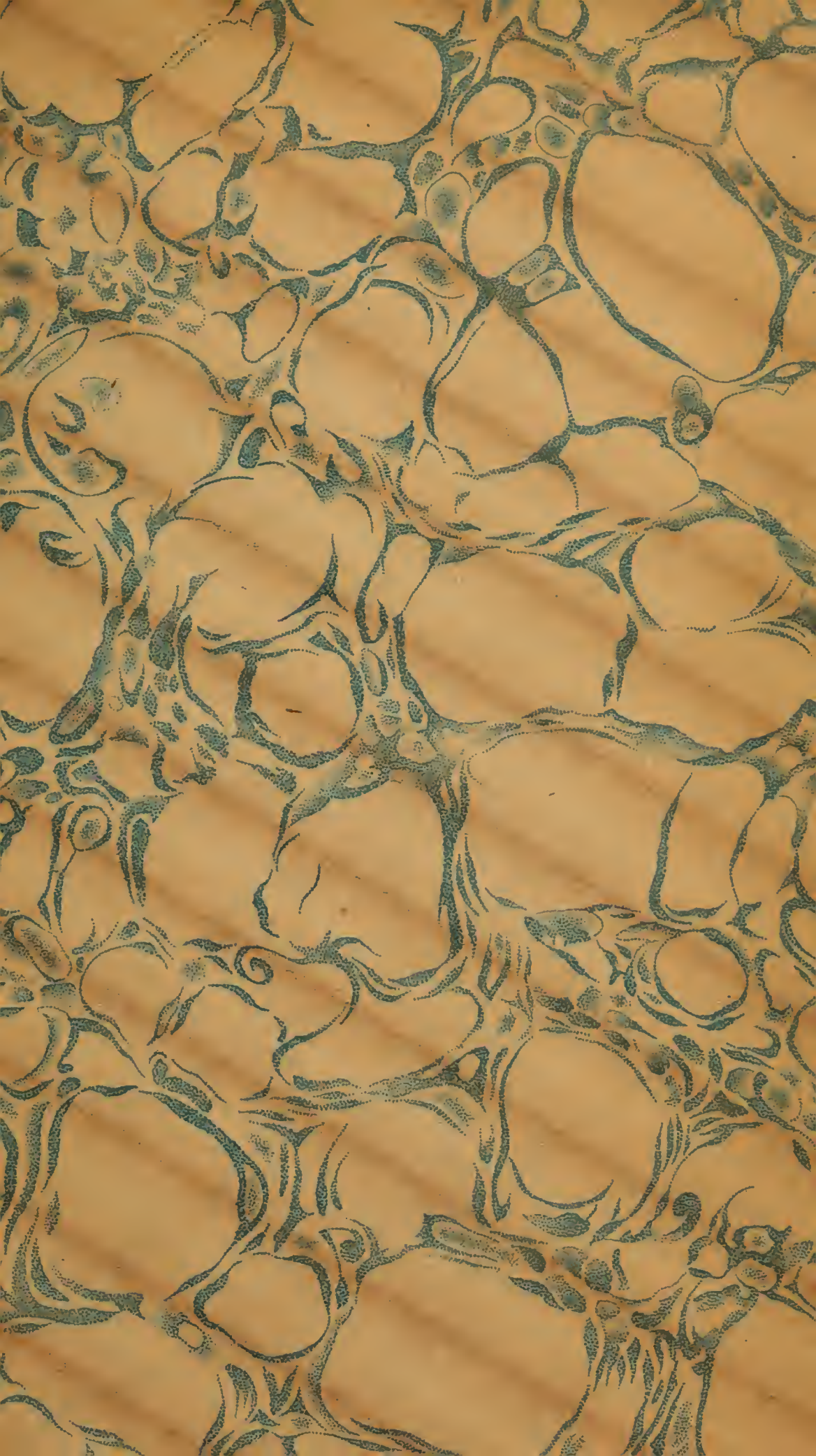
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00913486 7



LaFrGn.
J867

COUP-D'ŒIL

SUR LES

PATOIS VOSGIENS

PAR

LOUIS JOUVE.

Sermones patrum moresque requirit.
VIRGILE.

162920.
8.6.21.

1864

ÉPINAL, VALENTIN, LIBRAIRE. | REMIREMONT, Mme LEDUC, LIBRAIRE.

Tiré à 150 exemplaires.

PC
3027
V7J6

Cet opuscule n'a aucune prétention scientifique. En résumant dans ces pages publiées l'an dernier par l'*Écho des Vosges* quelques-uns des éléments que comportent nos études sur le patois vosgien, nous n'avons voulu qu'attirer l'attention de nos compatriotes sur les idiomes rustiques de notre pays et leur montrer l'intérêt particulier qui s'y attache.

Les patois ne peuvent plus être l'objet d'un dédain frivole ou d'une pure curiosité. Comme fait historique, ils ont déjà une importance incontestable ; mais à considérer les sources d'où ils émanent et l'influence qu'ils ont toujours eue sur notre langue, on ne peut leur dénier le droit d'entrer désormais dans les études générales de la linguistique française.

Dans toutes nos anciennes provinces, ce genre nouveau d'érudition a pris une grande faveur.

Mais les Vosges, qui, par leur situation sur les confins de la vieille Allemagne et de la Franche-Comté, ont formé des variétés étranges d'idiomes, n'ont encore offert jusqu'ici aux linguistes aucun ouvrage sérieux qui serve à leur critique.

Nous essayons de combler une lacune, en faisant sur les patois vosgiens des recherches et des études dont cet opuscule n'est en quelque sorte que la préface.

La littératnre de nos idiomes n'est pauvre qu'en apparence. Les Noëls, les chansons, les contes, les fabliaux, le récit des veillées, les vieilles traditions, les légendes ne manquent pas, nous en sommes certains; par malheur, comme on ne les regarde que comme un amusement, une curiosité d'une heure, on les laisse perdre en grand nombre. Nous voudrions qu'on les recueillît avec une sorte de piété patriotique, pour en faire un jour un témoignage vivant du passé.

L'appel que nous faisons sera-t-il entendu? Pour notre part, nous ne ferons pas défaut à cette œuvre, qui n'a pas seulement pour nous l'attrait de l'étude, mais qui, tout humble qu'elle soit, nous paraît éminemment utile, et nous est un nouveau lien qui nous attache à un pays qu'on ne peut cesser d'aimer.

COUP D'ŒIL

SUR LES

PATOIS VOSGIENS

I

L'étude des patois n'inspire plus comme jadis un injuste dédain. S'il n'est encore qu'un petit nombre de gens ingénieux qui savent y trouver une riche mine d'observations et de faits de langue, on peut du moins attirer l'attention et écrire sérieusement sur ces débris effacés des anciens dialectes français. Depuis quelques années surtout les bibliophiles et les philologues se disputent dans les ventes publiques les livres patois ; ceux-ci disparaissent des librairies, aussitôt qu'arrivés. Nous pourrions citer tel érudit qui a composé une bibliothèque spéciale de

tout ce qui s'est écrit et s'écrit chaque jour en patois et sur les patois ; dans cette vaste Babel, il sait voir autre chose que la confusion et il prépare à l'aide de ses richesses bibliographiques des travaux entièrement neufs sur les patois de la France (1).

M. Littré lui-même, membre de l'Institut, qui fait à lui seul le chef-d'œuvre des dictionnaires de la langue française, ne dédaigne pas de descendre dans les bas-fonds des langues rustiques du pays pour éclairer ses recherches.

Ce ne sont pas seulement des savants français qui sont entrés tour à tour dans cette carrière jusqu'ici mal explorée. L'Allemagne a publié aussi quelques volumes curieux sur nos patois.

Charles Nodier, lui, avait hâte de voir disparaître ce qu'il appelait des obstacles à l'unité de la pensée et de l'esprit français. Nous ne sommes pas, certes, de ceux qui regretteront absolument la disparition des patois, mais c'est avec peine que nous en verrions s'effacer les dernières traces, avant qu'on les ait recueillies. Il n'est que temps qu'on les retienne, qu'on les fixe dans des écrits spéciaux. Tous les jours les patois se transforment, s'adoucissent et perdent leur caractère primitif ;

---

(1) Que M. Burgaud des Marets nous permette au moins de le nommer dans une note. Ses conseils nous ont souvent guidé à travers la route nouvelle que nous suivons et son amitié nous a ouvert, comme si elle était la nôtre, la rare bibliothèque qu'il enrichit chaque jour.

ils reculent devant les écoles, devant l'imprimerie, devant l'administration, devant l'unité du pays, devant toutes les nouveautés et les nécessités des temps modernes, et ce sont cependant des sources pour ainsi dire inexplorées, au point de vue des origines de notre belle langue.

Depuis le 16e siècle, où les études commencèrent à se porter vers ces origines, les philologues, après avoir tour à tour fouillé le grec, le latin, l'hébreu, le gaulois, le celte, le tudesque, le sanscrit même, après avoir vu rejeter un grand nombre de leurs conclusions, se sont enfin, de nos jours tournés vers le moyen-âge, qui est la transition entre l'époque du bouleversement des idiomes parlés sur notre sol et la constitution de la langue française. Placés sur ce terrain intermédiaire et plus sûr, ils ont déjà corrigé bien des erreurs. La philologie avait ignoré ou souvent oublié que Dieu a donné à tous les hommes dans tous les siècles, un génie propre de création dans l'expression de leurs idées et de leurs sentiments, que tout peuple dans la combinaison des divers éléments qui lui viennent du dehors, fait agir incessamment cette spontanéité toujours prête et vigoureuse qui transforme, crée ou renouvelle les signes aussi bien que les idées. Gustave Fallot, dans son ouvrage sur les patois, a excellemment démontré que le peuple n'attend pas les académies pour se faire sa langue. « Le « peuple, tout inculte, tout ignorant qu'il est, « dit-il, n'en est pas moins le premier artisan « des langues, ou pour mieux dire, il en est

« l'artisan, par cela même qu'il manque de cul-
« ture, qu'il ne s'assujétit pas aux règles de la
« grammaire, qu'il ne se soumet pas aux pres-
« criptions de l'usage, et n'obéit qu'aux sugges-
« tions de ses propres instincts. C'est le peuple
« qui représente les forces libres et spontanées
« de l'humanité, et non point les classes excep-
« tionnelles, les esprits façonnés par une éduca-
« tion littéraire. C'est le rude, mais indépendant
« organe du peuple qui commence à marteler les
« mots de cet idiome informe et grossier à son
« début, qui dans un temps donné finit par se
« faire accepter par la société tout entière,
« comme l'interprète naturel de ses nouveaux
« besoins.

Il a bien fallu se rendre à l'évidence, depuis que, scrutant les origines de la langue française, on a reconnu qu'il faut aussi les chercher dans les divers âges de notre histoire. Nous ajoutons aujourd'hui qu'il est nécessaire de puiser dans les couches profondes des divers dialectes français qui se parlent depuis 7 ou 8 siècles environ et ont dégénéré en patois. Là se trouve le complément indispensable des travaux linguistiques qui nous touchent de si près.

De telles recherches donnent à la science des points de vue nouveaux et infirment bien des conclusions tenues pour vraies jusqu'aujourd'hui. Elles peuvent encore avoir un but plus élevé. M. Littré disait déjà en 1846 : « Il ne serait pas inutile de chercher dans les différents patois ce qu'ils renferment de bon ; tout l'ancien français

ne se trouve pas dans les livres et le parler populaire fournirait un utile supplément. » C'est ainsi qu'avaient déjà pensé et agi Rabelais et Ronsard qui, pour enrichir notre langue littéraire ne craignirent pas d'aller au fond des idiomes du peuple et d'en rapporter de nouveaux trésors. C'est sans doute suivant cette idée si juste et si naturelle que beaucoup de dictionnaires modernes, loin d'être exclusifs comme la dédaigneuse Académie, ont admis sur le même pied d'égalité avec les termes nobles de la langue littéraire, un nombre immense de mots populaires et bourgeois qui se rient ainsi des vaines barrières qu'on leur oppose.

C'est la certitude qu'il y a là pour la philologie une tâche nouvelle, qui nous a engagé à faire sur les patois parlés dans la Lorraine, et particulièrement sur ceux des Vosges, des recherches spéciales dont nous donnerons l'idée dans une série d'articles. Notre intention est d'étudier le patois dans sa constitution grammaticale et lexicographique, dans son histoire, dans sa littérature et dans ses rapports avec les caractères et les mœurs de ceux qui le parlent. Mais ici, ce dans journal, nous nous bornerons à l'examen de quelques points de notre idiome rustique, à ses caractères, à ses étymologies, à ses nombreuses variétés et aux publications auxquelles il a donné lieu.

II

Les patois, c'est-à-dire, d'après l'étymologie donnée par de Chevallet, le *langage de nos pères*, ne sont point un résultat de la corruption de la langue française, comme on l'a prétendu longtemps ; c'est un produit indigène, direct, de tous les éléments qui se sont amalgamés dans chaque partie de la France à la suite des grands mouvements de populations opérés du 5e au 11e siècle.

Sortie de cette confusion, dans un coin assez restreint de notre sol, autour de la royauté féodale, la langue française s'est développée à mesure que l'unité se faisait dans le pays et que la royauté devenait le centre de toute activité ; tandis que là, où les pouvoirs locaux, où les coutumes, les idées tournaient dans un même cercle étroit, les idiomes provinciaux, se laissant difficilement pénétrer par celui qui primait dans la littérature, à la cour, dans les actes publics, sont restés les mêmes et ont fourni cette innombrable variété de dialectes ou de patois qui peuvent cependant se diviser en diverses zônes géographiques ou ethnographiques.

Le patois parlé dans les Vosges appartient à la grande famille des idiomes rustiques du nord-est de la France, comprenant la Normandie, l'Ile-de-France, l'Artois, la Picardie, le pays

Wallon, la Champagne, la Lorraine, la Bourgogne et quelques provinces du centre, enfin tous les pays de l'ancienne langue d'oïl. Les différences qui existent entre eux proviennent moins, on le sait, du fond de la langue qui est généralement la même, que de l'accent particulier que chaque groupe de population a imprimé aux mots et à la phrase elle-même.

Si l'on voulait trouver un type aux idiomes de cette vaste région, il serait possible de le prendre dans la langue wallonne (Liège, Namur, Hainaut, etc.), dont on peut suivre en quelques sortes les diverses transformations, les rapports, les nuances en descendant vers le sud ou en se dirigeant vers l'ouest. En suivant ainsi cet ordre géographique dans l'étude des idiomes du nord, on n'est pas étonné de trouver les rapprochements les plus intimes entre le normand, le champenois et le lorrain :

. . . . . Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen qualem decet esse sororum.

Placez sur la ville de Liège le point par où se tiennent les branches d'un éventail et déployez celui-ci de façon que les extrémités atteignent Cherbourg d'un côté, Besançon et Montbéliard de l'autre, vous aurez l'image du déploiement des patois dont nous parlons. D'abord plus on s'éloigne du centre d'où rayonnent les branches de cet éventail, plus la ressemblance dialectique s'efface; elle s'arrête vers une limite

indécise qu'on peut tracer vers la Loire et les autres points que nous avons cités ; en second lieu les rapports des patois entre eux sont d'autant plus éloignés que les côtés de l'angle, ainsi figurés, sont écartés, et d'autant plus étroits qu'on se rapproche du sommet. L'écartement s'explique, l'unité apparaît.

Nous ne prétendons pas que le patois wallon soit le père de ceux que nous avons nommés ; nous voulons dire que le wallon les explique presque tous, quelle que soit la filiation qui existe entre eux. En un mot il semble les résumer. Nous essaierons de tracer plus tard une classification naturelle.

III

La géographie des patois de la France n'est pas faite, et elle ne pourra se faire que lorsqu'on aura rejeté l'idée que chaque idiome provincial a, dans un de ses cantons, un type premier auquel se rapportent les divers langages rustiques circonvoisins. C'est ainsi que des philologues, trop pressés de donner des conclusions à leurs théories hâtives, ont pris le messin pour type du patois lorrain, parce que sa littérature est assez riche et assez populaire, et que d'autres, s'attachant à l'ouvrage d'Oberlin sur le patois du

Ban-de-la-Roche, ont cru que la Lorraine entière avait les caractères de cet idiome exceptionnel, parlé dans un petit coin des montagnes des Vosges.

En attendant que le jour se fasse sur une question difficile qui touche à l'ethnographie, c'est-à-dire à l'histoire des races, et pour ne pas tomber dans les erreurs d'un grand nombre de linguistes, nous nous contenterons, dans ces études rapides et préliminaires de rattacher le patois vosgien à une grande tribu qui s'étendrait depuis le sud des Vosges dans les vallées de la Moselle et de la Meurthe, de la Meuse et de la Sambre jusqu'à Namur et Liège. C'est la partie restée française du vieux royaume des Lothaires ; et ce n'est pas seulement dans les mots, mais dans l'accent surtout que nous trouvons cet air de parenté étroite. Il est très facile, par exemple, de prendre, au langage, un Ardennais pour un Lorrain.

Lorsqu'on aura établi d'une manière plus certaine l'histoire primitive de nos anciennes villes et provinces et le mouvement des populations, les origines de nos patois se débrouilleront mieux.

Aujourd'hui toute discussion sur les sources étymologiques hésite avec raison devant un fait que la philologie nous a surabondamment démontré : c'est que les populations grecques, persanes, latines, celtiques, germaines, en se rencontrant, ne se doutèrent pas qu'il y avait entre elles des affinités de langage tout-à-fait analogues à celles qu'on retrouve dans les langues

néo-latines, et que, si l'on écarte ce que le génie individuel des peuples a modifié ou introduit, on trouve un fonds commun qui a survécu aux révolutions des empires et s'est transmis de bouche en bouche jusqu'à nos jours. (1)

Aussi on a pu prétendre, en exagérant cette idée féconde, que les patois de nos pays de l'Est sont antérieurs à la conquête romaine, que même il est la source du latin, car Rome, née au milieu de populations diverses, gauloises et teutoniques au nord, grecques au sud, a emprunté aux premières un nombre considérable de mots, qu'il n'est pas étonnant de retrouver chez les les descendants des Gaulois primitifs.

Si le mot français *table* vient directement du latin *tabula*, celui-ci ne serait-il pas formé du celtique *dol* ou *taol* qui se conserve dans *dolmen*, table de pierre, et dans notre patois vosgien sous la forme *taule* ou *tauye*. Est-ce de *stabula* (latin) ou de *stall* (allem.) que nos paysans vosgiens ont tiré *étau*, étable; de *stipula* (lat.) ou de *stoppel* (allem.) qu'ils ont fait *htaules*, chaumes, éteules? Dans *à la carne*, *à la carre* ou *à l'écarre de*

---

(1) « Ce qu'il y a de sûr et ce qu'il est permis d'admirer, c'est que en syncopant certains mots latins, *fatum*, *gelu*, *picus*, *nasus*, *mutus*, on trouve qu'ils ne sont que les radicaux romans *fa*, *gel*, *pik*, *nas*, et *mut*, affectés de la terminaison latine, et que ces mêmes radicaux romans ne sont eux-mêmes que les radicaux sanscrits *fai*, *jal*, *pice*, *nas*, *mù*. » (Charles Nisard).

faut-il voir les mots bretons *ker*, arrête des pierres, *korn*, coin, angle, ou le latin *quadratus*, carré? dans le mot *biasse*, blet, mou, l'allemand *bleich*, le grec *blax*, ou le celte *blot*, *bleut?* De telles rencontres ne s'expliquent point par le hasard.

Il y a évidemment pour nos idiomes rustiques une source lointaine, antérieure à la conquête romaine; mais il n'est pas facile encore d'en déterminer les éléments. Comme nous n'avons pas pour but aujourd'hui d'entrer dans ce vaste domaine, nous nous bornerons à signaler, avec quelques observations la triple origine la plus rapprochée, commune à tous nos idiomes. Le celtique ou gaulois, le latin, le teutonique ou allemand ont fourni à chacun un contingent plus ou moins considérable. Nous examinerons seulement d'une manière générale leurs rapports avec le patois vosgien.

IV

Ce ne serait pas une erreur de croire que le celtique a pu trouver quelque refuge dans les montagnes des Vosges pour y sauver, y perpétuer, comme à l'abri des chutes et des ruines de ce monde, quelques restes intacts de son vocabulaire. Mais il ne faut pas s'y tromper; si le patois vosgien a conservé un bon nombre de

mots de la langue des Gaulois, il en est peu qui lui appartiennent en propre. On les retrouve en général dans la langue populaire de la France ou dans d'autres patois. *Dia* et *huau*, par exemple, d'origine gauloise, se disent par toute la France ; *seuche*, suie (patois vosgien) qui vient du celte *seutche*, (*suth* en irlandais), se retrouve dans le provençal *sudgio* et dans le languedocien *sudgia*.

En général aussi ils se sont conservés chez nous sous une forme assez pure. Toutefois il faut dire que dans l'état de nos connaissances du langage parlé sur notre sol avant l'invasion romaine, nous ne pouvons affirmer que nombre de mots patois dont l'origine est totalement inconnue jusqu'ici ou présumée latine, ne seront pas rendus un jour à la source celtique.

Voici quelques mots patois qui doivent s'y rapporter et dont l'étymologie est incontestable ; ils prouveront ce que nous avons avancé tout à l'heure.

Courti, courtis ou courtil, jardin clos, enclos champêtre. En basse latinité, il se dit *curtis* ou *cortis*, qui signifie comme *villa* un bien complet, les bâtiments, terres, bois et prés. Il vient de plus loin que la Gaule, puisqu'il se retrouve avec notre signification patoise dans le grec *chortos*, et qu'il paraît dans l'allemand sous la forme *garten* dont nous avons fait *jardin*, et dans le latin *hortus*. C'est ce mot *courti* qui a fourni ces noms de lieux si communs terminés en *court* : *Houëcourt*, le domaine de Houël.

Torniole, coup, terme populaire et patois, usité dans beaucoup de provinces. *Dorna,* battre, dans la langue armoricaine ; *dorn*, frapper à coups de poings, en gaélique.

Leue, leuye, lieue. Les latins nous ont conservé le mot gaulois sous la forme *leuca*, dont nos paysans ont adouci, suivant la règle de leur langage, la dernière syllabe par une féminine sourde. En breton *léo*, *lev*.

Bangard, garde-champêtre, et autrefois *banward,* comme on lit dans les coutumes d'Epinal. *Ban*, en irlandais signifie champ. *Ward* est d'origine tudesque.

Brahte, boue. *Brogh*, écossais ; *bragh,* irlandais ; le vieux français disait *bray, braie*, *brayeux :* Sources moult *brayeuses* (Monstrelet). Bas-latin, *braium*, *braiotum ;* italien, *brago*. Le patois *brahte* paraît purement celtique.

Le mot *brôde* du Ban-de-la-Roche est une autre forme que possédait également l'ancien flamand *brod* et qu'à encore le languedocien *braudo*, fange, *brautous*, barbouillé. Le vieux français le connaissait ; on lit dans la *Farce des cinq sens* l'injure suivante que les yeux adressent au c.. : *Brodier !* lui disent-ils.

Le mot *bodère*, usité avec le même sens dans d'autres patois des Vosges, est aussi d'origine gauloise, *bad, bod*.

Blohhe, prune. Ailleurs *beloce, belloce, blosse*, *bloche* et *belloche*, sorte de prune sauvage, de prunelle.

Bouadla, babiller, jaser, du celtique *bade*,

propos frivole et niais, baliverne. En breton *bada*, parler, agir comme un sot. C'est la racine de badaud, badiner, etc.

Mai, jardin ; on dit aussi *moué* et *moua*. Ancien français *mets*, *mès*, *may*.

Ehmoudi, plein d'*émoi*, forcéné, fou. Le vieux français disait *esmoi*, surprise, inquiétude, et *esmoier*, être en peine. Ces mots ne viennent point du latin *emovere*, mais du celtique *esmae*. Dans le patois vosgien, la sifflante étymologique *s* se prononce la plupart du temps *h* fortement aspiré.

Basselle et basselotte, jeune fille ; ce dernier correspond au vieux français *bachele* et son diminutif *bachelette*. On lit *baisselette* dans *li Jus Adam*, la plus ancienne comédie du Théâtre-Français. En patois, comme au moyen-âge, il a aussi le sens de *servante*.

La bourjoise si fut du moustier revenue,
La *baisselle* appela, et elle est accouruc.

(*Dict des trois pommes.*)

En patois romand, *baichot, baichotte ;* en normand, *basse*. On retrouve la racine de ce mot celtique dans l'irlandais, l'écossais, le gallois, le cornouaillais. Le bas-breton a encore *bichan*, petit ; d'où nous avons l'expression *mon bichon*, *ma biche*. Le mot kymrique est *bach ;* le gallois dit *baç*.

Nous avons encore la forme *boyesse* qui se rattache assurément à la même racine. « *Bagasse*

dit M. Littré, est la forme italienne ou provencale, *bagascia, bagassia*, reprise en français, la forme ancienne était *baasse*, *baiasse*, ou *baesse*. » Ces deux derniers mots sont évidemment le nôtre, comme dans le premier se trouve le normand *basse*.

Je n'hésite pas non plus à croire que le même mot kymrique *bach*, petit, n'ait donné naissance à notre patois *bassoter*, baguenauder, s'occuper à des riens, à de petites choses, et qu'on ne doive rejeter l'analogie qu'il présente avec *bèchoter*, donner un petit labour. Le premier est énergique, naturel ; le second serait d'un sens indécis, peu clair, et tiré aux cheveux.

Brave, beau. C'est le sens primitif de ce mot qui est resté en Bretagne et qui est encore usité dans un grand nombre de patois; on le trouve dans Molière avec le sens de bien mis. Nous disons aussi en patois vosgien *brâment*, au lieu de *bravement*, dans le sens de *joliment*, *beaucoup*.

Essart, lieu rempli de broussailles, terre nouvellement défrichée. Usité en Normandie, dans le Dauphiné et dans plusieurs autre patois.

Bannades, les deux grosses poches unies par un ruban que quelques femmes se mettent par dessous la robe ; ce mot signifie aussi les deux paniers attachés au bât de l'âne. Dans la vie de Saint-Remy (Bollandistes, 13 janvier), le mot *benna* a le sens de vase ou panier dans lequel on mettait des denrées et des bouteilles de cervoise. Les mots français *benne*, *bane*, *bénate*, etc.

renferment tous l'idée de panier, de coffre d'osier.

Benna, cité comme mot gaulois par Festus, veut dire char d'osier. Or, dans les Vosges le mot *banne* sert encore à désigner un grand char d'osier, en forme de bateau, dans lequel on transporte le charbon de bois. *Banne*, en Normandie est employé dans le sens de tombereau.

Pour ne pas allonger la liste, nous ne citerons plus que les mots patois suivants d'origine celtique : *lèche*, tranche fort mince ; *beugne*, coup, (vieux français *bugne* et *bigne*) ; *geline*, *geraine*, poule ;*colon*, pigeon ; *bouchot*, bouc ; *aria*, tracas ; *brut*, bruit; *fau*, hêtre, *graffigner*, écorcher; *trôler* aller ça et là ; *trimer*, marcher vite et avec fatigue ; *mitan*, milieu, *sap*, sapin ; *seille*, jatte ; *bique*, chèvre ; *blaude*, blouse ; *maie*, pétrin ; *ételle*, morceau de bois; *triper*, fouler aux pieds, *murger*, tas de pierres, etc., etc.

Le celte a donné autre chose que des mots aux idiomes modernes de notre pays ; il leur a infusé quelques-uns de ses caractères propres comme il en a laissé aux populations rustiques de la Lombardie qui furent primitivement gauloisess. L'*Essai* de Biondelli sur les dialectes gallo-italiens nous montre en effet des rapports nombreux, très-frappants avec la langue française et nos patois de l'Est.

C'est à l'influence du gaulois sur le français que nous devons des sons et des procédés qui nous sont particuliers, comme le j et l'u qui nous viennent du kymrique, l'e muet et l'è très ouvert,

et le t euphonique que nous a légués le gaélique, etc. Il est possible toutefois que celui-ci nous vienne du latin. L mouillé est encore un son très probablement kymrique

Dans la langue celtique une chose fréquente est le déplacement de la voyelle avant ou après l'r, quand cette lettre suit une labiale : *Bergentio* pour *Bregentio*. Nos paysans disent encore aujourd'hui *berbis* pour brebis, *bertelles* pour bretelles, etc.

Ces quelques détails suffiront pour démontrer l'influence incontestable du celtique sur le patois de nos campagnes. Quand on aura mieux étudié les patois, qu'on les aura surtout scientifiquement comparés, on verra ce qu'il faudra rabattre de prétendues origines latines. Autrement il faudrait prouver que le gaélique écossais, le gaélique irlandais, le gallois, l'armoricain qui sont les débris du vieux langage celtique ont admis la langue romaine au partage de leur nationalité. Cela est contraire à la vérité historique. S'ils ont possédé la Bretagne et l'Armorique, les Romains n'ont jamais pénétré dans l'Irlande et dans l'Ecosse, et dans ces quatre pays le fonds des langues qui y sont parlées est à peu près resté le même. Si donc elles offrent des rapports nombreux, quant aux racines, avec le latin et avec le grec, il faut évidemment remonter à une plus haute origine, comme nous l'avons déjà dit, et y retrouver la source commune des langues modernes de l'Europe, sauf une seule peut-être, le basque.

V

Les sources latines sont les plus considérables. La Haute-Moselle était devenue, à l'époque des invasions franques, un pays réellement latin, où le souvenir de la race et des institutions gauloises était à peu près effacé, et où les vestiges qui en restaient étaient déjà méconnaissables ; on la voit couverte de villes entièrement romaines. Trèves, longtemps la préfecture des Gaules, Toul, Metz, Verdun ont laissé dans l'histoire ou dans leurs monuments les puissants souvenirs d'un âge civilisé.

Pour nous restreindre au département des Vosges, le séjour des Romains y serait prouvé par des ruines assez considérables, à défaut de renseignements historiques qui heureusement ne manquent pas. Des statues, des autels, des mosaïques, des bas-reliefs, des inscriptions, etc, trouvés en grand nombre surtout dans la partie occidentale et méridionale, témoignent assez de la façon dont les mœurs et la religion des Romains avaient pénétré et modifié l'ancienne population.

Grannum (Grand), Solimariaca (Soulosse), étaient des villes remarquables. La première

avait des thermes et un amphithéâtre dont les vestiges indiquent assez l'importance du lieu. Cinq camps romains étaient établis sur notre territoire dans d'excellentes situations.

Un ingénieur antiquaire, M. Jollois, a restitué la carte des voies romaines qui sillonnaient le département. Il n'est pas sans importance, on le verra, d'en rappeler ici le nombre et les directions.

Deux grandes voies perpendiculaires, se coupant près de Charmes, le traversaient obliquement, l'une de Metz à Bâle par le Ballon d'Alsace, l'autre de Besançon à Strasbourg par le Donon. Dans l'angle ouvert du côté du sud et dont le sommet est près de Charmes, une multitude de voies partielles s'entrecroisaient et s'unissaient aux deux grandes branches latérales. Cinq se rencontraient à Escles, qui paraît être le centre de ce réseau secondaire; quatre à Vioménil; cinq à Arches; trois à Epinal. Dans le triangle, formé par les deux branches de l'est et la chaîne des Vosges, on n'en trouve que deux : la première se dirigeait d'Arches vers la branche N.E. par Rambervillers; la seconde allant de Raon au Bonhomme, laissait libre, parce qu'il était assez défendu par lui-même, un vaste espace couvert de montagnes élevées et de vallées étroites (d'Arches au Bonhomme et de Rambervillers aux sources de la Moselle).

Aussi arrive-t-il qu'au centre et à l'ouest du département, la population a dû devenir plus intimement romaine, et que le patois y est plus

profondément latin. C'est de ce patois que M. de Reiffenberg aurait pu dire que les populations ont coupé la queue aux mots latins ou les ont éventrés. Ainsi dans les mots suivants, le patois a procédé par le retranchement de la dernière syllabe, à laquelle se trouvaient attachées synthétiquement des idées de rapport qui ont été perdues dans la confusion des temps ou par l'ignorance et remplacées analytiquement, on le sait, par des prépositions :

pé,	pire,	pejus,
pò,	peu,	paucus,
prà,	pré,	pratum,
pà,	paix,	pax, pacis,
son,	sommeil,	somnus,
lé,	lit,	lectus,
mà,	mauvais,	malus,
cò,	cou,	collum,
pé,	peau,	pellis,
bé,	beau,	bellus,

La ressemblance avec le latin n'est pas toujours aussi éloignée ; le radical est plus complet, et la terminaison seule est française. *Sarpe*, serpe, se trouve dans *sarpere,* tailler; *malie*, pommier (au Ban-de-la-Roche), est le *malus* des Romains que n'a pas conservé le français.

L'intérieur du mot latin a disparu dans d'autres expressions par une de ces règles communes aux langues qui se transforment, celle du resserrement. La syllabe ou la voyelle brève, qui n'a pas d'accent, s'efface par la rapidité de la

prononciation. Nous l'écrivons en italique dans le latin :

gére,	être couché,	j*ac*ere,
lére,	lire,	le*g*ere,
môre,	moudre,	mo*l*ere,
couére,	quérir,	quœ*r*ere,
prât,	prêt,	p*a*ratus,
sente,	sentier,	sem*i*ta,
paure,	pauvre,	pau*p*er, pau*p*eris,
frâne,	frêne,	fra*x*inus, etc.

Dans les mots de ces divers genres de formation, et ils sont nombreux, généralement monosyllabiques ou au plus composés de deux syllabes, on ne peut que voir une altération immédiate de la langue latine ; il n'y a là nulle trace de la langue française. Le patois vosgien a directement une de ses origines dans l'idiome importé par les Romains, et non dans la corruption, soit d'un idiome roman, soit de la langue française du moyen âge, dénaturée par l'ignorance ou abandonnée au caprice et à l'insouciance des populations rustiques.

Tous les mots patois d'origine latine ne s'expliquent pas aussi facilement que ceux que nous avons cités plus haut. Il y a d'autres règles de dérivation qu'on saisira sans peine quand on aura lu les tableaux dans lesquels nous comparons la prononciation patoise à la prononciation française. Ainsi on reconnaîtra les rapports de *calcare*, fouler aux pieds et de *chaucher ;* de *locus*, lieu et de *leu ;* de *noxa*, noise et de

nôhe; de *secare*, scier, couper, et de *ségué;* d'*auscultare*, écouter et de *hcouta*.

Mais il est d'autres mots dont l'origine latine est difficile à saisir et à déterminer. Je n'en citerai que quatre qui ne sont pas sans intérêt et ne sont usités, je crois, que dans l'est de la France : *éque, peut, ouéte, nonon*.

Eque, ou aique, quelque chose. On ne reconnaîtrait guère dans ce mot le latin *aliquid*, si les transformations de celui-ci ne pouvaient se suivre sur les écrits du moyen-âge. On disait primitivement *alque* et *auque* (*au* étant devenu la prononciation de *al* en beaucoup de lieux); on les trouve dans les vieux romans de chevalerie, dans le bourguignon et aujourd'hui encore dans quelques patois. Le languedocien et l'ancien espagnol disaient également *alques*. Cependant dans le roman de *Gérard de Vienne* en dialecte bourguignon du 13e siècle, on lit déjà le mot patois vosgien :

Si vos dirai *aikes* de mon avis.

Dans quelques parties des Vosges et de la Lorraine, on emploie la forme plus éloignée de *yéque* ou *yec*. Il s'emploie substantivement comme en français le mot *chose*, et en latin *res*. *To pien d'âte yec;* beaucoup d'autres choses.

Peut, féminin peute, laid, sale, vilain. *Pute*, dont notre langue moderne a conservé un dérivé que je n'écrirai pas, est un très ancien mot, puisqu'il existe dans des poëmes du 12e siècle :

de pute aire (chanson de Rolland), la pute (1) gent (Li charrois de Nymes). Le patois champenois, le franc-comtois l'ont conservé, et je le retrouve dans le canton de Neufchâtel (Suisse) : *de peuta via,* de mauvaise vie.

Il est dérivé du latin *putidus*, puant, dégoutant. Cependant il n'est pas impossible de le rapprocher du radicale celtique *beud ;* en irlandais, *beud*, vice, *beudach,* méchant, *boudag,* prostituée; en breton *boutet,* même sens que *putidus.*

Ouéte, ou *voite*, sale, sordide. C'est le vieux français *orde*, usité jusqu'au milieu du 16e siècle et d'où nous avons pris *ordure*. Ce mot *orde* vient du latin *horridus*, par la suppression de la syllabe non accentuée. Mais comment *ouéte* en vient-il aussi?

Le patois vosgien a cela de caractéristique (et nous en donnerons d'abondantes preuves plus tard) que les syllabes étymologiques *ar, er, or, our,* ne gardent point cette prononciation; il suit le procédé des Anglais qui disent dans notre langue *jâdin* pour jardin ; nous-mêmes nous supprimons l'r dans la plupart des finales en er : aime*r*, berge*r*, fermie*r*. De plus la voyelle qui précède cet *r* se transforme dans notre patois en une autre voyelle ou en une diphthongue ; parler, *pâlè* et *pouâlè;* corde, *couôde* ; perdre.

---

(1) Dans un de nos vieux noëls patois on connaît ce vers :

Lè peute gent que vaci.

piâte; perdu, *padiu* et *poédi*. Les Espagnols ont quelque chose d'analogue; du latin *porta*, porte, ils font *puerta*, de *hortus*, jardin, *huerta*.

Si de *horridus* le vieux français a fait *orde*, d'autres groupes de populations, conservant le génie traditionnel de la prononciation (1) de certaines syllabes, en ont pu faire aussi légitimement le mot *ouete*, par l'emploi du double procédé dont je viens de parler.

Dans le patois picard je trouve *wouadi*, sali, tout mouillé, couvert de boue.

Noxon ou xonxon, oncle. Ce mot me semble tout à fait particulier au sud de la Lorraine. Ce n'est pas que le mot *oncle*, dérivé d'*avunculus*, n'existe pas dans notre patois. Nous y trouvons le mot *oncla*, mais plus souvent avec le sens de vénérable, de vieux, de père. C'est un terme de vénération qui ne s'adresse guère qu'aux vieillards et ne rappelle pas une idée de parenté. Le patois franc-comtois *oncliot* et le mot anglais *uncle* s'emploient dans le même sens. Ainsi on a passé de l'idée de parenté à celle de vénération. Par un raisonnement inverse, le patois vosgien a donné à un terme de respect un sens de parenté; il désigne l'oncle par le mot *nonnon*. Or

---

(2) « Chaque peuple a dans l'oreille des sympathies et des antipathies, et dans l'organe de la voix des tendances particulières, des instincts d'où résultent les caractères de son langage. » (Génin, *De la prononciation du vieux français.*)

nonnus se disait des religieux âgés ; c'était un terme d'affection filiale (règle de saint-Benoit) qui a été remplacé par la locution *mon révérend père*. *Nonna* signifiait primitivement *mère* ; il n'en est resté que les termes *nonne*, *nonnain* qui rappellent chez nous des idées peu sévères. En italien, *nonno* et *nonna* veulent dire grand-père et grand'mère.

VI

La langue des Germains n'a pas imprimé une trace moins profonde que le latin dans notre idiome rustique. Le pays des *Leuci* et des *Médiomatrices* (Toul et Metz), dont faisait partie la terre vosgienne, était devenu complètement franc ou germain non-seulement par la force des armes, mais encore par une invasion sans cesse renouvelée. Aussi pendant que la France proprement dite, à la suite de la dissolution de l'empire de Charlemagne, rejetait la barbarie tudesque, la vieille terre des Austrasiens se montrait plus rebelle à la domination française. De cette époque austrasienne ou franque date un premier courant germanique qui a pénétré assez profondément la langue vulgaire d'alors pour qu'elle n'ait pu perdre tous les caractères qu'elle en a reçus.

La Lorraine toutefois cesse peu à peu d'être allemande ; mais l'Alsace qui faisait partie de la Souabe, devait, par sa proximité avec la Haute-Lorraine et par l'attrait puissant des intérêts commerciaux sur les bords du Rhin, établir des relations suivies avec ses voisins d'au-delà des monts et transmettre dans leur langage un grand nombre de mots et ces aspirations, ces consonnes quelquefois si dures du vieil idiome de la haute Allemagne. De là un deuxième courant pour ainsi dire continu, souvent réciproque, qui recule aujourd'hui devant le flot puissant de l'unité française.

Ces deux influences dont l'une est primitive et n'est due qu'à la constitution de la conquête barbare, mais s'est arrêtée au 10e siècle, dont l'autre est toute de voisinage et n'a cessé de se faire sentir, l'histoire nous les indique sans doute ; mais peut-on les déterminer d'une manière positive à l'aide de notre patois ? Nous le croyons. La comparaison du langage de nos vieux romanciers avec nos patois, étude plus intéressante qu'on ne se l'imagine, démontre pour ainsi dire *à priori* l'antériorité de l'idiome rustique sur la langue de nos trouvères, incompréhensible aujourd'hui pour ceux qui ne l'ont pas étudiée. Beaucoup de mots germaniques, usités dans l'ancien français et qui ont disparu depuis plusieurs siècles dans la langue vulgaire, ont été conservés dans les patois et nous indiquent la trace originelle qu'a laissée la race teutonique (Francs, Bourguignons, Normands), race im-

plantée sur le sol, et non de passage. On pourrait donc marquer avec quelque précision la part d'influence qu'a eue sur les patois le premier courant germanique dont nous parlions.

Il y a même des mots du vieux germain ou du francique qu'a retenus le patois des Vosges et qu'on ne trouve pas ailleurs. J'en citerai particulièrement deux, *ran* et *ambaite*, le premier qui n'existe plus que dans notre patois, nous le croyons, l'autre aussi pur de forme, mais dont la racine a passé dans la langue française.

Ran est, en patois, un étable à porcs. Ce mot se trouve sous la forme *hranne* et *rhanne* dans le titre 2 de la loi salique, mais une édition germanique, donne la leçon *rhan*. On l'interprête en général dans le sens de troupeau de porcs; mais il donne lieu à une controverse qui n'est pas encore terminée. Un commentateur des termes de la loi salique avait déjà fait remarquer que les campagnards *mettent les porcs en rhan* pour les engraisser. Le mot francique est féminin comme notre mot patois, qui pourrait très-bien servir à expliquer un texte qui n'est pas encore éclairci.

Je prends ambaite dans un noël patois très-ancien. Les bergers vont partir pour adorer l'enfant Jésus. Mais, dit l'un d'eux,

Mâ qui panré ouaite,
Pendan nos *ambaite*,
É nos berbis? I farô
Qu'inq ouadeuche évou Briffau.

« Mais qui prendra garde, pendant (que nous

« irons remplir) nos *devoirs*, à nos brebis ? Il « faudra que quelqu'un garde avec Briffaut (le « chien). »

Ce mot *ambaite* a presque conservé sa forme originelle. *Ambaht* ou *ambecht,* dans la langue franque (il est employé dans la loi salique), signifia d'abord *devoir public*, devoir d'un homme chargé d'une autorité quelconque, puis devoir particulier, *affaire privée.* Il désignait aussi l'homme chargé d'un devoir public, et c'est dans ce sens que la langue française en a fait les mots *ambassade, ambassadeur*. Bien qu'on lise le mot *ambacti* dans les commentaires de César, on aurait tort de faire venir *ambaht* du Gaulois; le mot latin a un autre sens.

Notre mot patois *ambaite* a gardé énergiquement, on le voit, sa signification antique et presque sa prononciation primitive. L'allemand moderne dit encore *amt*, charge, fonction.

Il faut encore ranger dans les mots de cette haute antiquité une expression caractéristique du langage vosgien. Lorsque l'on veut chasser un chien, on lui dit : *houss, houss!* La préposition *aus* (dehors) des Allemands se présente sans doute immédiatement à notre esprit; mais nous avons un témoignage historique qui nous donne la forme et la prononciation de notre patois. Louis-le-Débonnaire était sur son lit de mort, écrit Nithard, l'historien contemporain de ce roi. « Deux fois il s'écria avec un mouvement de colère et avec autant de force qu'il put : *huz, huz,* ce qui signifie dehors. D'où il paraît qu'il avait

aperçu l'esprit malin, dont il ne voulut jamais souffrir la présence, ni tant qu'il vécut, ni à sa mort. »

Quant aux mots que notre patois doit au courant allemand ou alsacien, ils sont très-nombreux; mais ce n'est guère que dans la montagne qu'ils ont pris droit de nationalité. Nous en dresserons une petite liste pour montrer de quelle façon ils se sont transformés. Il en est quelques-uns toutefois qui nous paraissent empreints d'une assez haute antiquité.

Buquè, frapper; on dit aussi *beuquè*. Le premier appartient encore au patois picard et rouchi; son origine teutonique n'est pas démontrée seulement par l'allemand moderue *pochen*, mais par le hollandais *beuken* et le suédois *boka;* ce mot est même descendu avec les Germains en Italie où il a pris la forme *picchiare*. Nous croyons que le mot populaire *bucher,* donner des coups, provient de la même source. Toutefois la racine serait-elle celtique? *Boc*, veut dire *coup* en irlandais et en écossais.

Per léye, seule, mot à mot *pour elle*. C'est l'expression allemande, traduite avec des mots français : *für sich*, seul, (pour soi); *für sich leben*, vivre seul. Le patois dit au masculin *tou perlu*, tout seul, *to po li*, à Gérardmer; *tô poua lu,* au Ban-de-la-Roche. Les Italiens disent de même; *da me, da te, da se,* moi seul, toi seul, lui seul. Nous aussi, mais en faisant une faute consacrée par l'usage, nous disons *à part soi*, *à part lui*, au lieu de *à par soi, à par lui*, sans t, (*per se*, en latin).

Mouchat, moineau. C'est l'ancien allemand *mez*, transformé en *musche* dans le flamand, en *mouchon* dans le patois wallon de Mons, en *mouchat* à Epinal et en *mouchot* à Metz. Le patois normand l'a sous la forme *moisson*, *moisseron*. Roquefort, dans son glossaire, conjecture donc avec raison que le *moisson*, *moison*, du Lai de l'oiselet, est le moineau. *Meise*, de l'allemand moderne, est la mésange.

Crompire, pomme de terre, usité en Normandie, est formé de *grundbirn* (littéralement, poire de terre) employé dans l'Allemagne du sud plutôt que *kartoffel*. La pomme de terre était connue dans les Vosges et en Alsace dès la seconde moitié du 17e siècle. Près de Remiremont le mot poire l'a emporté sur celui de pomme, car la pomme de terre s'appelle *poirotte*.

Erwaitiè, *rwaitiè*, *waitiè* ou *erwaitè*, *erwatè*, etc. (w prononcé ou), regarder. *Waitier* est des environs de Douai, aujourd'hui comme au 14e siècle. On reconnaîtra facilement les analogies avec l'allemand *wahten*, veiller; *wet*, guet, etc. Le gothique disait *vitan*. Notre mot français regarder vient du tudesque *warten*, garder, surveiller. Près de Weissembach, arrondissement de Saint-Dié, il y a une montagne qu'on appelle *la Wœd*, à cause du poste qui y était autrefois établi.

War ou ouar, guère; on dit aussi *ouair*. *Oua*, à Rambervillers et en patois messin; *wares* dans *li jus Adam*, la plus ancienne comédie française. Dans le vieux allemand *garo;* allemand moderne,

gar, bien, beaucoup : *nicht so gar*, pas très....., ne..... guère. *C'n'o war èque de bé,* ce n'est pas grand'chose de beau, en patois vosgien. La permutation du g en w est chose connue.

Waigni, gagner ; all. *winnen*, qui se retrouve dans toutes les langues septentrionales.

Hape, dévidoir, de hasp et haspel, se retrouve dans le français *aspe*, *aspel*, *asple*, suivant différents dictionnaires ; celui-ci a perdu son aspiration, mais autrefois on disait *haple* (Ménage).

Praqua, bavard. *Couche-te, peut praquâ*, tais-toi, vilain bavard. On dit aussi *praquè*. Allem. *sprechen*. Parler se dit *prôchè,* à Gérardmer.

Blue, airelle, *blûrié,* myrtille, *brimbelle*, viennent de *blaubeere ; bronna,* marmonner, de brummen ; *clanche*, loquet, de klinken ; *hainché,* clopiner, de hinken ; *hanhiè*, vaciller, de schwanken ; *smiquè*, *hmiquè*, flairer, de schmecken ; *tahatte*, poche, de tasche ; *zoqua*, heurter, *zoquesse* et *zoquotte*, heurt, de zocken ; *htrée*, râcloire, de streichen ; *hcaloffe*, écale, de schale ; *bohou* et *bouôha,* hêtre, de buche ; *grimoler*, murmurer, de l'ancien allem. grummeln ; *wouâï*, veiller, de wachen ; *htosse*, ce que l'on met d'une seule fois sous le pressoir, de stoss ; *hlôye*, *hlitte*, traîneau (1), de schlitten ; *kichelè,* rire aux éclats, de kichern ; *hpéni*, sevrer, de spænen ; *riquè*, déchirer, *riquesse*, déchirure, de reichen ;

---

(1) On dit aussi *schlitte,* comme en allemand. Tout le monde connaît ces fameux chemins *rafflés* ou de *schlitte*, qui inspirent à la fois l'admiration et

bouobe, au Ban-de-la-Roche, *boube*, à Bruyères, garçon, de bube; *quiche* ou *kiche* (1) de kuchen ; *souquè*, fureter, chercher, à Bruyères, de suchen.

Raffe, rafle, et *raffoua*, rafler. Le vieux français disait raffer avec le même sens; en basse latinité *reffare* (2). Les étymologistes qui voient trop le latin partout voudraient tirer ces mots de *rapere ;* nous leur trouvons plus d'analogie avec les mots correspondants des idiomes germaniques : allem. *raffen* ; anglo-saxon, *riefian ;* suédois, *roffa*.

Nous nous arrêtons ici, mais on doit bien penser que cette liste est loin d'être épuisée.

Ce ne sont pas des mots seulement que le patois vosgien a pris à la source teutonique; la prononciation a subi profondément l'influence de la Germanie, comme on a déjà pu le remarquer. La gutturale *h* domine là même où les Allemands ne l'emploient pas; nous en avons cité déjà bien

---

la terreur, quand les hardis bûcherons des montagnes les descendent au péril de leur vie, guidant un lourd traineau chargé de bois.

(1) La *kiche* de Remiremont a eu de tout temps une renommée particulière ; nous la recommanderions aux gourmets de Paris, si c'était un produit exportable de patisserie. Les baigneurs de Plombières ne doivent jamais traverser Remiremont pour aller dans la montagne, sans s'y être fait servir une kiche sortant ruisselante du four.

(2) Ce mot est dans la loi salique.

des exemples. Nous ferons remarquer que chez les Francs cette lettre avait le caractère qu'on lui trouve dans notre patois; ils prononçaient et on écrivait *Hlodowig,* Clovis. Cette aspiration devant des consonnes qui ne l'admettent pas en français a persisté dans les Vosges; ainsi on dira *hpoué,* geai, *hcaviesse,* écornure, *hcaffe,* écosse, *hlöïè,* glisser, *hnatte,* éclat de bois, etc. Dira-t-on que cet *h* est le *sch* allemand devenu guttural? Mais il resterait à expliquer comment il a pu devenir si généralement usité. C'est une longue transmission, et non pas une simple influence de voisinage, qui seule a donné à cette articulation remarquable le caractère que nous lui connaissons. La prononciation gauloise a pu, dans un coin plus inaccessible aux révolutions, se maintenir plus facilement à l'aide des articulations analogues à celles des Francs ou des Germains. Cet *h* du patois vosgien se rapporte en effet tout-à-fait à ce que nous pouvons savoir du signe correspondant *ch* dans le celtique. Quand une langue s'efface ou disparaît, ce qui persiste le plus c'est la prononciation et le génie grammatical. Nous n'affirmerons point toutefois que cette aspiration soit due à l'influence gauloise. La question est délicate et peu facile a débrouiller; aussi nous en tenons-nous pour le moment à ne présenter que des analogies et des doutes que d'autres pourront mieux résoudre.

Cet *h* n'existe pas dans toute la Lorraine, il s'en faut; il devient *ch* au fur et à mesure qu'on s'éloigne de la montagne vers le centre de la

France ; mais il reparaît au nord. Dans le Wallon, par exemple, l'aspiration se retrouve : buisson, *buhon*, et sur toutes les frontières de la France jusqu'au Rhin. C'est ce que constate la satistique du département de Rhin et Moselle, an XII, en signalant « ces consonnes dures et gutturales, cet accent traînant et pénible qui semblent distinguer les habitants du bord du Rhin, soit qu'ils parlent français, comme dans le Mont-Terrible, soit qu'ils parlent allemand, comme en Alsace. »

Il est un autre son, bien plus caractéristique encore, qui s'entend par toute la Lorraine et qui est dû, on n'en peut douter, à l'influence germanique, la nasale *in*, dont il est impossible de noter la prononciation. Les Francs l'ont importée dans la Lorraine, comme les Saxons en Angleterre, où elle est représentée, ainsi qu'en Allemagne, par *ing*. Il y a là la preuve d'une antique et longue possession du pays par des populations germaines, qui, ainsi que nous le disions tout-à-l'heure, ont conservé l'énergie originelle de la prononciation. Du reste cette nasale *in* n'est pas particulière aux Allemands. Les Gaulois la possédaient, puisqu'elle existe dans le dialecte breton, et qu'on la retrouve même au nord de l'Italie ; il ne serait donc pas impossible que le séjour des Francs et les rapports fréquents avec la Germanie aient simplement contribué à maintenir dans une partie de l'Est de la France un son appartenant à une langue antérieure. Mais puisque le reste de la France l'a perdu, tout en conservant les autres nasales, il n'est pas contraire à la vé-

rité de dire que la Lorraine le doit à la possession franque et à ses relations fréquentes avec les populations rhénanes.

VII

La langue française s'est formée des débris des trois idiomes parlés successivement, simultanément même, par les Gaulois, les Romains et les Germains. Mais la transition a été longue et pénible. Après l'extinction des langues-mères et avant l'apparition de la nôtre, il y a eu des dialectes vulgaires, locaux, incertains et changeants, informes sans doute, qui furent comme le premier martellement de la fabrication d'une langue qui aujourd'hui, par sa clarté et par le caractère du peuple qui la parle, tend à l'universalité. La seconde officine, si je puis m'exprimer ainsi, c'est cette langue naïve et énergique de nos charmants trouvères et de nos gais conteurs. Nos patois modernes en sont encore un écho lointain, mais bien net et intelligible, parce qu'ils en sont les contemporains.

Après avoir montré les sources étymologiques de l'idiome rustique des Vosges, nous devrions sans doute, les comparer dès maintenant à la langue du moyen-âge qui a laissé de graves monuments dans les lettres. Mais d'abord nous

n'avons pas tout dit sur la formation du vocabulaire de notre patois, et d'un autre côté il nous semble important d'en donner au plus tôt les caractères lexicographiques (c'est-à-dire la prononciation, les lois de la composition et des transformations qu'il subit en s'éloignant de son origine), afin de mieux faire saisir les rapports qu'il a avec les différents idiomes auxquels nous pourrons les comparer plus tard.

Le paysan, ou l'ouvrier, tout illettré qu'il est, sait, comme l'homme primitif et comme nous le voyons dans l'enfant même, créer les mots qui manquent à l'expression de sa pensée ; il les puise dans la nature et dans ses propres sentiments ; il a ses onomatopées et ses métaphores ; il construit enfin de nouveaux termes à l'aide d'éléments usuels, et ses mots sont toujours en rapport avec ses idées.

Parmi les onomatopées (1) de notre patois, la plus belle et la plus touchante que nous connaissions est celle du mot *paurome*, forme rustique de *pauvre homme*. *Paurome* signifie grenouille, et ce n'est certainement que dans les campagnes qu'il a pu être créé. Ecoutez, un soir d'été, ce concert étrange qui, formé de deux syllabes seulement, s'élève des plaines, des ruisseaux et des marais : Paurome ! Paurome ! Comment se fait-il

---

(1) On appelle *onomatopée* la figure qui consiste à former un mot par l'imitation du bruit, du son, du cri que fait entendre l'objet qu'on veut désigner : *croâ*, corbeau, d'ou *croasser; cricri,* grillon, etc.

que le Vosgien ait ainsi interprété ce coassement qui ressemble à une plainte? Le premier qui crut entendre une expression de sympathie dans le gosier peu musical de la grenouille, ne serait-ce pas, à la fin d'une journée de sueur et de fatigue,

Un pauvre bûcheron tout couvert de ramée, (Paurome !)

qui dans la peinture que nous en fait le bon La Fontaine, si sympathique aux opprimés,

Sous le faix du fagot aussi bien qne des ans, (Paurome !)
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants (Paurome !)
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée. (Paurome !)

. . . . . .

Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde? (Paurome !)
En est-il un plus pauvre en la machine ronde ? (Paurome !)
Point de pain quelquefois et jamais de repos ; (Paurome !)
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts, (Paurome !)
Le créancier et la corvée (Paurome ! Paurôme !)
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.

Toutes ces tristes pensées qu'il ruminait en silence, ne lui paraissaient-elles pas trouver un écho, un accompagnement dans le cri d'un reptile, tremblant et foulé comme lui, cri dont l'insistance importune devait aussi parfois lui sembler une ironie? Et quand, pour le faire taire, il était obligé de passer une partie de la nuit à battre l'étang ou les fossés de l'habitation de son seigneur, n'avait-il pas encore, dans ce surcroît de misère, un motif de plus de trouver, pour l'ennemie de son repos, le vocable le plus expressif tiré du fond de son être? (1)

---

(1) *Paurome* n'est pas le seul mot qui désigne une grenouille dans notre patois vosgien. On dit encore

Comme le français, le patois se sert d'éléments usuels pour en composer des termes nouveaux et nécessaires. Il dira *in élaide* un effort, (littéralement un *à l'aide*), comme nous disons *alentour* pour *à l'entour*, *alarme* pour *à l'arme*, L'eau-de-vie, qu'au moyen-âge on appelait eau-de-feu, se nomme *breulâ* de *breulé*, brûler. L'homme qui fait la besogne ordinairement réservée aux femmes sera désigné par le nom de *fommeré*, de *fomme*, femme, tout comme nous disons *femmelette* d'un homme sans vigueur. De *kiair*, clair, le patois fera *kiairi*, gai : *Maindgè et s'bôouè, et s'vo féyè to kiairi ;* mangez et buvez et soyez de bonne humeur (Ban-de-la-Roche).

S'il accepte des termes tout faits, il arrive quelquefois qu'il les dénature, en y introduisant un rapport nouveau que dans son ignorance, en vertu d'une loi naturelle de l'intelligence, il est obligé d'y rattacher, pour qu'ils offrent un sens à son esprit et portent pour ainsi dire avec eux leur cachet. Ainsi *aumôme*, expression abstraite tirée du grec qui ne le reconnaîtrait

---

raine (du latin *rana*), *savate*, la grenouille verte des prés, je crois, et *crochotte*. Ce dernier me semble être une onomatopée. Un orateur girondin ou du marais plutôt, était venu, en 93, pérorer devant le club montagnard d'Epinal. Son langage souleva l'auditoire, et les cris *à bas la crochotte !...* mirent en fuite le malencontreux missionnaire de la réaction du moment.

guère, est devenu dans notre langue rustique une *aumonde*, une *amonde*, comme si le premier qui le répéta avait voulu exprimer, par un mot sans doute mal saisi par l'oreille et sans signification d'ailleurs par lui-même, toute la formule de la charité (*donner au monde.*)

Dans la transformation des mots dont il subit l'invasion, il y met parfois de la malice, comme tout-à-l'heure nous l'y avons vu mettre un grand sentiment. Nous avons entendu dire comme en Picardie, le *persécuteux* pour le percepteur.

S'il s'avise de vouloir parler français, il donne lieu a des mésentendus, à des méprises, à des confusions singulières. Oberlin en relève quelques-unes : *inviter* les frais pour *éviter; allumer* quelqu'un pour *éclairer*; notre *infection* pour affection; *corrompre* (1) pour *convaincre.* Un mot qui serait charmant aujourd'hui, c'est *brutalité* pour *pluralité.* « Il a été élu à la *brutalité* des voix. » La citation est d'Oberlin.

VIII

On sait que le patois vosgien n'est pas le même dans tout le département. Il se distingue en

(1) Ainsi on disait autrefois, on dit peut-être encore au Ban-de-la-Roche : les ministres ont *corrompu* les députés.

autant de variétés dialectiques que de cantons. Il est vrai que les nuances portent plus sur la manière de prononcer les mots que sur le fonds même du langage. Cependant il est plus uniforme dans la partie qu'on appelle la plaine, à l'ouest ; mais dans l'est, au milieu des montagnes et des vallées étroites qu'elles enferment et où l'élément germanique prévaut, les variétés sont très sensibles; les sources étymologiques sont moins identiques et la prononciation des mêmes mots présente des différences capitales.

Deux coins de la montagne se distinguent surtout parmi tant de diversités. A Gérardmer, l'âpreté du dialecte a un caractère singulier qui le rend incompréhensible au dehors du canton. Au Ban-de-la-Roche, où les *h* fortement aspirées se font retentir avec la même vigueur, il y a de plus une articulation qu'on ne trouve pas dans le reste de la Lorraine. Ce sont les *dj*, *dg*, *dch*, *tch*, qui s'emploient partout où la langue française met un *j* ou un *g* doux, et souvent aussi à la place du *ch*. Ce caractère est des plus remarquables, perdu qu'il est au lieu de cantons auxquels il est inconnu. On le trouve cependant au sud-est du département, un peu modifié, au Thillot, et par là il se rattache à quelques dialectes suisses ou jurassiens qui l'emploient. On en verra des exemples plus loin. Au sud, sur le versant de la Saône, le patois prend des teintes du franc-comtois. A l'ouest, où les origines sont plus franchement latines, le langage n'a pas la rudesse de celui de la montagne. Au

nord, dans les vallées de la Moselle, il prend des nuances du patois messin; il devient plus doux, plus clair, il a plus de babil et de gaieté.

Disons encore qu'outre ses affinités avec les patois du nord de la France, comme il se trouve sur la limite de la Bourgogne et des pays que domine le Jura (Franche-Comté, et Suisse), il n'est pas sans rapport nombreux avec les patois de ces derniers pays. Nous avons retrouvé à Neufchâtel, à Gruyère, à Vévay, des expressions et des formes qui pourraient faire étendre jusque là la limite géographique des patois que nous avons tracée.

En général, les patois vosgien ont quelque chose de traînant, d'un peu lourd qui les font reconnaître en tout lieu; dans la montagne il est particulièrement un grand nombre de syllabes longues, de finales, pour la prononciation desquelles il faut largement écarter les mâchoires sans beaucoup desserrer les lèvres, et qui rappelle le mauvais accent gras de l'Alsace.

Le langage de nos campagnes est peu agréable à l'oreille; il éveille l'idée de rusticité plus que partout ailleurs, mais en même temps l'idée de franchise et de loyauté. Il est peu propre aux idées douces et poétiques. Le Vosgien n'est pas rêveur de sa nature; il a plutôt l'esprit inventif. Simple, bon et rude, confiant, sans manquer de finesse, il borne ses goûts et son étude aux choses pratiques. Une chanson suffit pour charmer plusieurs générations, comme la robe de l'aïeule ou l'habit du grand-père réchauffe les

membres des petits-enfants. Il tient aux vieilles coutumes, au vieux langage. L'enfant parle français à l'école et patois à la maison. Aussi la langue rustique des Vosges n'est pas très riche et connaît peu les nuances et les délicatesses du sentiment. Sa littérature n'est pas non plus fort étendue. Des noëls, des chansons de quelque Désaugiers campagnard, des contes de veillées, des anecdotes grivoises ou moqueuses, en voilà à peu près tout le bagage connu jusqu'à présent.

Depuis le commencement de ce siécle, des modifications se sont opérées dans le dictionnaire du patois. Celui-ci a admis nombre de mots français qu'il a habillés suivant sa mode et son goût, et en a oublié ou rejeté de fort anciens que les vieillards seuls savent aujourd'hui. Ce n'est pas une richesse, c'est une décadence, c'est le commencement de la fin.

Pour mieux faire saisir les caractères particuliers de notre patois, on nous pardonnera les détails un peu arides dans lesquels nous allons entrer ; mais nous espérons cependant qu'ils pourront intéresser nos lecteurs. Nous n'avons suivi. dans cette étude, ni Oberlin, ni Fallot, ni Schnackenbourg, ni tous ceux qui dans un travail général ont parlé du patois lorrain. Notre travail, nouveau dans quelques parties, pénètre plus au fond de la langue rustique ; nous ne nous contentons pas de quelques remarques isolées et sans lien sur les différences du français et du patois ; nous généralisons et nous tâchons de découvrir un principe.

IX

Au premier coup-d'œil, on serait porté à croire que le patois vosgien a pris le contre-pied de la prononciation française. Il n'a presque pas de voyelles qui conservent les sons de notre langue ; les *a*, deviennent des *é*, des *o*, les *u*, des *i*, et réciproquement. Il paraît s'être donné la tâche de ne vouloir ressembler en rien à la langue nationale. Mais qu'on ne se laisse pas tromper à l'apparence ; c'est presque toujours le français qui, pour quitter la roture et s'ennoblir, a renié son origine, et s'est donné un ton de citadin, de courtisan, de poète. Nous ne l'en blâmons pas, puisqu'il a si bien réussi ; mais nous voulons redire une fois de plus qu'il est souvent moins près de son origine que le patois lui-même, excepté dans les termes modernes que depuis la renaissance le besoin, aidé de la science, y a dû introduire. Si le patois dit *gémé* au lieu de jumeau, *gigier* pour gésier, il se rapproche davantage de *gemellus* et de *gigerium* ; et ce n'est pas assurément par caprice ou par hasard.

Toutefois nous ne faisons pas une règle absolue de cette proposition ; les tableaux suivants viendraient souvent nous contredire. L'ignorance et l'indifférence ont contribué sans doute à la gros-

sièreté relative du patois; cependant il a ses lois, ses harmonies, comme l'homme lui-même, et on pourrait le réduire à un petit nombre de règles générales dont il ne s'écarte jamais. On en saisira quelques-unes par la suite. Les différences entre le patois et le français sont telles qu'il n'y a pas deux mots qui se ressemblent dans l'un et dans l'autre; mais ces différences, nous ne les appelons point changements ou permutations, comme on l'a fait jusqu'ici, parce que le patois ne s'est pas formé, nous le répétons, sur le français, si ce n'est depuis un siècle peut-être. Les traditions des races primitives se sont maintenues assez opiniâtrément, du moins quant à la prononciation, pour donner au patois un caractère qui ne peut être dû à la barbarie ni à la confusion de toute espèce de règles. L'homme est sous le paysan, comme sous le citadin; la différence n'est que dans l'application des idées; les lois de l'esprit sont toujours les mêmes.

Si nous comparons des sons à des sons, ce n'est pas pour montrer inutilement des bizarreries, mais pour essayer d'en tirer des faits.

Voyelles simples,

A français est représenté par *oua, oué, ouô, ai* ou *é*, rarement *au, eu,* et *ou :* baril, *bouara ;* cachette, *couèchatte*; fâcher, *fouôchè*; matin, *maitin ;* bague, *baugue* (*baug* en gothique); barre, *beurre ;* caille, *couâye.*

É ou *AI* français est représenté par *â, ò, oua, oué* ou *ouo, u, eu :* frêne, *frâne* (traxinus, lat);

saison, *sôhon* ; béqueter, *bouaqua ;* fève, *fouère ;* pêcher, *pouhiè ;* peine, *pouone ;* chez, *chu* et *chî ;* chèvre, *cheuve.*

I français est représenté par *e, eu,* ou il s'élide : lit, *lé* et *léye* (lectus, lat.); vider, *veudiè* ; visage, *v'saige.*

O français est représenté par *ô, ou, a, e, eu :* lopin, *lôpin* ; coriace, *courièce* ; oreille, *arâye* ; soleil, *selau* et *s'lau* ; crochet; *creuchat.*

U français est représenté par *eu, i, ieu, ou, é, e.* ou il s'élide : brûler, *breulè* ; jupon, *jipon* ; bûche, *bieuche* ; mûre, *moure* (morum, lat.); curieux, *quériou* ; allumer, *ailemé* ; cumin, *c'mi.*

E est représenté par *o, é, â, ô :* élever *élova* ; cheville, *chévé* ; cheveu, *chavou* ; (lat. capillus); pucheux, *pochon.* Il s'élide aussi.

Diphthongues.

OI français est figuré en patois par *oué, ouo, ou , o , a, e* : poire, *pouère* et *poure* ; avoine, *évouonne* ; oiseau, *ougé* et *ouhé* ; noix, *neu* ; bois *bô* ; doigt, *da* et *dôye* ; choir, *chére* et *cheure.*

UI est figuré par *u, i, eu, é, o, ou :* pertuis, *pertu* ; buis, *bi* ; nuit, *neu* ; huile, *éle* ; ruisseler, *rouhi* ; buisson, *bouhhon.*

IÉ figuré par *é, eu, i :* carrière, *carrére* ; pièce, *peuce* ; héritier, *hérityi.*

EAU figuré par *é* rarement par *a* et par *ieu :* agneau, *aigné* (agnellus); chevreau, *chavra* ; ébauché, *hbieuché.*

OU figuré par *eu, o, ô, ouo :* mourir, *meuri* ;

chou, *chô* ; coup, *cô* ; bouton, *boton* ; courir, *couore* (Ban-de-la-Roche).

EU figuré par *u*, *e*, *ou*, *i* : jeûne, *jûne* (jejunus); jeune, *jenne* (juvenis); heureux, *heurou* ; meunier, *miné* (nous avons en français *minoterie*.)

IEU figuré généralement par *é*, *eu* et *i* : Dieu, *Dée* ou *Déye* ; lieu, *leu* ; essieu, *ehhi* ; mieux, *meu* et *méte*.

Si nous resserrons ce premier tableau, et cherchons à généraliser ce qu'il contient, nous trouverons :

1° Que la voyelle *e* qui ne se rencontre guère que dans les finales féminimes, est totalement muette et n'existe pour ainsi dire pas ;

2° Que le son *u* est le plus rare ;

3° Que la diphthongue *ui* n'existe pas, caractère remarquable, qui témoigne que le patois des Vosges est très ancien et s'est peu laissé pénétrer par la prononciation française ;

4° Que si la diphthongue *oi* existe dans notre patois, elle a un son particulier qui peut paraître désagréable à des oreilles françaises, mais elle n'est que très rarement employée là où le français s'en sert (moi, mois, par exemple) ;

5° Enfin que l'abondance des diphthongues *oua*, *oué*, *ouo*, indique une provenance soit celtique, soit germanique (wa, wé, wo.)

Nasales.

La comparaison des mots français qui ont une nasale avec les mots correspondants de

notre patois nous a fourni l'occasion de faire une remarque importante. Il semble presque que le patois vosgien ait été, dans l'origine, rebelle à la nasale ; bien qu'il l'emploie, il n'en paraît pas moins l'éviter le plus qu'il peut. La nasale française devient très souvent dans le patois un son plein, généralement en rapport avec la voyelle qui la forme ; exemple : chien, *chié*, cumin, *c'mi*. Quelquefois (c'est le cas le moins fréquent), la voyelle, en conservant sa nasalité dans notre langage rustique, permute avec une autre : chanvre, *chainve*. Le cas le plus rare est celui où il a introduit une nasale dans des mots qui ne l'ont pas en français : besogne, *b'songne* (1) ; ognon, *ongnon ;* gond, *angon*.

On va voir par les exemples suivants quels sont les procédés fort étranges au premier abord, dont se sert le patois dans les mots où le français a adopté la nasale qui n'existe pas en latin. On entreverra aussi les règles de retranchement et de resserrement dont nous avons parlé à propos des voyelles.

AN, *EN* sont représentés par *au* ou *ô*, *o* bref, *on*, *é*, *a*, *ain*, bande, *baude ;* enflure, *aufiesse ;* cendre, *çaude ;* dentelle, *dotelle*, et tous les mots terminés en *ment*, moment, *momot ;* année, *onnâye*, qui veut dire le plus souvent été ; lendemain, *lond demain ;* embrasser, *ébraissié ;* en-

---

(1) La nasale de ce mot se trouve dans le primit.f; il n'y a donc rien d'étonnant qu'elle ait passé dans le dérivé.

fant, *éfant, afant* et *ofant;* chanvre, *chainve;* anneau, *ainné.*

ON, OM représentés par *ô* ou *au* et par *o* bref, par *oin*, par *ouon* et *ouô :* montrer, *môtra;* ombre, *ôrbe;* mon père, *mo pére;* nom, *no* (de *nomen*, et c'est ainsi que nous disons *no-mmer*) ; bon, *boin*, *bouon;* bonjour, *bouôjo;* bonsoir, *bouôso.*

IN. Cette nasale n'existe pas en patois avec le son français, si ce n'est dans quelques cantons où le langage de la ville a pénétré. Par toute la Lorraine, *in* se prononce à la façon du *ing* anglais et allemand. Il n'y a que quelques cas de la disparition de cette nasale, ex. : chemin, *chemi;* cumin, *c'mi.*

AIN, EIN, IEN sont représentés par *au, é* ou *ié, ou :* atteindre, *ettaude*; bien, *biè ;* chien, *chié* et *ché;* poulain, *polé.*

OIN n'existe dans notre patois que dans le mot *boin* bon, qui se prononce aussi *boi.* Voici la représentation de la nasale *oin* des mots français : coin, *coi;* besoin, *b'sô;* pointe, *pouôte;* joindre, *jeide;* moindre, *manre* (vieux français); foin, *fouon.*

UIN n'existe pas plus que le son *ui :* juin, *jun.*

UN est généralement représenté par notre patois *in*, comme *u* par *i :* chacun, *chéquin ;* emprunter, *aipraita* et *aiperta ;* un, une, *enne, ine.*

X

Consonnes.

Génin, de regrettable mémoire, a voulu établir, dans ses *Variations du langage français,* les règles de la prononciation de la langue du moyen âge. Cet ouvrage, attaqué rudement et défendu par l'auteur avec une aigreur pleine de verve et de malice, n'en reste pas moins un monument considérable. Si l'on voulait appliquer à un patois quelconque de la langue d'oil, toujours si rapproché de la vieille langue française, la plupart des règles que Génin a posées, on n'aurait pour ainsi dire, aucun changement à y faire, en ce qui regarde surtout les consonnes.

« Dans aucun cas, dit Génin, on ne faisait « sentir deux consonnes consécutives écrites « soit au commencement, soit au milieu, soit « l'une à la fin d'un mot, l'autre au commence- « ment du mot suivant.

« R, dit-il encore ailleurs, ne se faisait jamais « sentir dans une consonne finale. »

En enlevant à ces propositions ce qu'elles ont de trop absolu, elles sont presque en tout point applicables à notre patois. Génin, qui était né dans les Vosges, semble y en avoir trouvé l'idée

fondamentale (1). Il n'est pas un des détails dans lesquels il entre qui ne puisse s'y rapporter.

Les consonnes R, L, F, C, qui terminent les mots français ne sonnent pas dans les mots patois correspondants. Nous devons rappeler que nous considérons la plupart de ceux-ci comme privés d'une syllabe finale qui existait dans la langue mère et dont le français a conservé la première consonne. (Voir chapitre V).

R. Chair, *châ;* tard, *tâ;* mûr, *meu;* avoir, *avouè* et *aouè;* pour, *pou;* soir, *sâ;* jour, *jô;* chicaneur, *chicanou.* Le français lui-même ne prononce pas *r* à la fin d'un très grand nombre de mots; en cela il a été fidèle à ses principes d'autrefois.

L. Aval, *aivau;* breuil, *breu* et *bro;* avril, *avri*; noël, *noé;* miel, *mié;* fil, *fi;* sel, *sau;* poil, *poué.* Le français ne prononce pas *l* dans quelques mots, comme *fusil, persil,* etc. *Toul* s'écrivait *Tou* dans les livres du 16e siècle et se prononçait encore ainsi au 17e.

F. Bief, *bié;* soif, *sâ;* tardif, *tardi.*

C. Sec, *hâ;* broc, *bro* (comme en français).

---

(1) Nous ne croyons pas que cela soit. Génin a quitté les Vosges trop tôt pour que notre patois lui ait été familier, et d'ailleurs il a assez témoigné de son ignorance des idiomes rustiques et assez montré son dédain pour eux pour qu'il ne soit pas accusé d'y avoir cherché des faits, des idées et des principes généraux sur la langue du moyen âge qui l'a tant occupé.

R est une sorte d'aspiration qui disparaît, comme on le voit plus haut, à la fin d'un mot. Au milieu d'un mot, à la fin d'une syllabe (ar, er, or, our, ir), il en est généralement de même, soit que l'accent portant sur la voyelle qui précède *r* l'absorbe en quelque sorte, soit qu'on rejette la faible aspiration de cette lettre, comme nous le voyons dans la langue anglaise où garçon se prononcerait gâçon. L'aspiration se transforme quelquefois en *h*. De plus la voyelle primitive qui précède *r* est presque toujours modifiée ; elle devient longue ou elle se transforme en une autre, fort souvent en une diphthongue.

AR. C'est dans la syllabe médiale *ar* que l'ancien grasseyement français, transporté par les Normands en Angleterre, est le plus fréquent dans le patois vosgien : parler, *pâlè ;* large, *lâge*. Dans certaines parties de la montagne l'*a* est représenté par *oua :* parler, *poualè ;* marché, *mouachè*, Voici encore d'autres transformations : marteau, *maitè ;* fardeau, *faidè ;* acharné, *éhongniè*.

OR est représenté en patois par *ô*, *our*, *ou*, *ouô*, *eu :* orge, *ôge ;* tordre, *hiôde ;* borne, *bône* (vieux français) ; corbeille, *courbouâye;* corneille, *counâye ;* écorché, *hcouchè ;* mordre, *mouôde ;* corde, *couôde ;* ortie, *eutie*. Les Espagnols transforment aussi en diphthongue la voyelle qui précède *r :* mort, *muerte* ; porte, *puerta*.

OUR représenté par *ô*, *ou*, *ouô*, *eu* et *eur :* journée, *jônâye ;* fourneau, *foune ;* bourde, *bouôde ;* nourrir, *neuri ;* fourmi, *feurmi* et *fremi*.

ER représenté par *eur, or, ar, a, ia, ié, oua, oué :* enfermer, *eiferma;* cerfeuil, *çorfeu;* déserteur, *désartou;* perdu, *padiu* (*poédi* à Gérardmer); cerf, *eiâ;* perte, *piâte;* terre, *tiarre;* merle, *miéle* (1) (Ban-de-la-Roche); verge, *vouage;* verre, *vouère.* Les Espagnols disent semblablement : *tierra,* terre; *cierto*, certe; *suero*, serum, petit-lait

IER : Vierge, *virge* et *vîge.*

Souvent l'aspiration que contient *r* est représentée par *h :* mur, *muhe;* germer, *jauhna.*

Consonnes doubles.

Dans l'articulation de deux consonnes dont la seconde est originairement une liquide *l* ou *r*, le patois s'exprime d'une façon très remarquable.

---

(1) A propos de ce mot, nous ne pouvons nous empêcher d'exprimer de nouveau un doute qui nous poursuit en mille occasions. La ressemblance de *miéle* avec *merula* (latin) ou *merle* et l'effacement de l'*r* à la fin de la première syllabe ne nous convainquent point ici de la solidité de l'étymologie latine. Car nous trouvons dans les langues celtiques du Cornouailles, de notre Bretagne et du pays de Galles le nom de l'oiseau sous les formes *moelh, moualch, mwyalc'h,* qui, on en conviendra, se rapprochent beaucoup plus de notre patois que du latin. Nous sommes loin de nous refuser à l'évidence de l'étymologie latine pour la plus grande partie des mots français ; mais il y a un excès dangereux à n'y voir

Dans la combinaison avec *r*, cette dernière lettre disparaît presque toujours; d'autres fois elle se transpose.

br, pr, tr, etc.

R retranché : chambre, *chambe;* encre, *auque;* sucre; *seuque;* attendre, *étaude;* livre, *live;* coffre, *coffe;* maigre, *maigue;* vêpres, *vêpe;* prêtre, *prête.* Cette manière de s'énoncer est commune à un certain nombre de patois de la langue d'oil et à la langue populaire.

R transposé : fromage, *fourmage* (toutefois le primitif est *forme*); ombre, *ôrbe;* grelot, *guéria;* cresson, *keurhon;* premier, *peurmé;* dormir,

---

que le latin, comme le font aujourd'hui un grand nombre de linguistes distingués. S'ils voulaient se donner la peine d'étudier plus profondément les patois, sans se contenter du picard ou du bourguignon, qui ont une littérature imprimée assez étendue, ils trouveraient matière aux mêmes doutes que nous qui n'apportons ici que l'examen et non un système. Si *mièle* leur paraissait plus celtique que latin, que diraient-ils de *toit*, qui se dit *tô* à Gérardmer et dans les langues que nous avons citées plus haut? Si le temps ne nous fait point défaut, nous espérons bien démontrer un jour avec d'abondantes preuves que la langue celtique n'a pas disparu des Vosges. Arriver à saisir l'étymologie d'un idiôme, c'est en même temps affirmer l'ethnographie d'une population.

dreumi, etc. Nous avons déjà dit que le déplacement de cette articulation se rencontre originairement dans la langue celtique.

Quelquefois, particulièrement dans les articulations *dre*, c'est la consonne précédant *r* qui est retranchée : apprendre, *aipanre;* pondre, *ponre;* poudre, *poure;* tendre, *tanre*, etc.

Ici nous prions le lecteur de se rappeler qu'en comparant ainsi le patois au français, nous ne faisons pas venir l'un de l'autre. Le génie des deux langues (qu'on nous permette un moment cette expression peu orthodoxe), est tout-à-fait différent. Le français en faisant *poudre* du radical *pulver*, supprime tout ce qui est entre la syllabe accentuée *pul* et *r*, et par une sorte d'attraction naturelle remplace la liquide *l* par un *d*. Le patois au contraire ne conserve rien entre la voyelle accentuée et la consonne finale ; il admet avec peine une articulation double au milieu d'un mot. Il en est de même dans *molere*, *moudre*, *môre*, mots que nous avons déjà cités. Le point de départ est tout autre, on le voit, et il ne faudra pas se méprendre sur les comparaisons que nous faisons.

bl, pl, fl.

Dans ces trois articulations, *l* disparaît ou permute avec *i* à la façon italienne. Quelquefois dans *bl*, la liquide seule reste, ou les deux consonnes sont représentées par tout autre chose.

1° Diable, *diabe,* et dans tous les mots en *able;* plus, *pu,* et dans tous les analogues.

2e Blé, *bié;* tremblement, *traubiesse;* blanc, *bianc* (italien, *bianco*); plaire, *piâre*; pluie, *pieuge* (italien, *piogia*), *piuche* et *piôve*; fleur, *fio* (ital., *fiore*); flamme, *fiamme.*

3° Double, *dôle;* diable, *diale,* etc.

4° Table, *tauye* et *taule;* diable, *diâche.*

cl, gl.

Des exemples suffiront pour faire comprendre les procédés du patois et les rapports avec les précédentes règles.

CL. 1° Clore, *kiore* et *tiore;* clair, *kiar;* clou, *kio* et *tio;* Claude, *Diaude.*

2° Sarcler, *saquè;* miracle, *miraique;* cercle, *saque.*

GL. 1° Ongle, *ongue.*

2° Aveugle, *éveule;* beugler, *beulè.*

3° Gland, *éguian.*

4° Gloire, *diôre;* glaçon, *diaçon;* glissant, (allemand *glatte*), *kiatte;* glout (ancien français, d'où aujourd'hui *glouton*), *diote.*

H aspirée.

Le son le plus caractéristique du patois vosgien, particulièrement dans la montagne, est, nous l'avons déjà dit, l'aspirée *h* qu'il a pris de

l'allemand et que le celtique a pu lui transmettre. Il a les plus grands rapports avec la *jota* espagnole.

Nous distinguerons la place que l'*h* occupe pour mieux l'étudier et mieux comprendre ce qu'elle représente dans les mots correspondants des autres langues. Elle est au commencement des mots, au milieu ou à la fin.

H INITIALE. 1° *h* représente *s*, *g*, *j*, *ch* placés au commencement d'un grand nombre de mots français : sourdaud, *heudé ;* sœur, *hieu* ; sûr, *hu ;* six, *hé ;* gonfler, *hoffiè ;* jeter, *htiè ;* chauffer, *hauffiè*.

2° Par analogie, il remplace la syllabe *se :* semelle, *hmelle* (Gérardmer).

3° On le voit représenter *éch :* échelle, *haule* (latin *scala*) ; échauder, *hauda*.

4° Dans les radicaux latins commençant par *sp*, *st*, etc., *s* représenté en français par *é*, l'est en patois par *h :* stabulum, étable, *htaule ;* spica, épi, *hpi ;* stella, étoile, *htelle ;* ajoutons scala, échelle, *haule*.

5° Il en est de même à l'égard des consonnes doubles qui en allemand commencent les mots par la sifflante *s*, *sch*, *sp*, etc. : schmecken, goûter, *hmiquè* (à Epinal, *smiquè*) ; spænen, sevrer, *hpéni ;* schale, écale, *hcaloffe*.

6° *h* représente le préfixe *é* ou *ex*, marquant séparation, extraction : ébouler, *hboula ;* secouer, *hcoure* (lat. *excutere*) ; égoutter, *hgotta ;* choisir, *hlére* (lat. *eligere*) ; ébauchoir, *hcoutrou* (lat. *culter*, couteau). De quelque nature qu'il soit,

l'*é* initial du français est aussi un *h* en patois : épaule, *hpaule* (1) ; écouter, *hcouta* (auscultare) ; ételles, *htelles*.

La plupart des mots qui précèdent, ceux dont l'*h* est suivie d'une consonne, se prononcent aussi en admettant un *e* devant l'*h* : *ehgotta*, *ehboula*, *ehpèni*, *ehtelle*. C'est ainsi que quelques populations du midi prononcent *espectacle*, *esquelette*, quand nous disons spectacle, squelette.

7° Enfin *h* s'ajoute au commencement des mots pour agrandir l'idée, pour marquer un effort : pouffer, *hpiffer ;* éclat de rire, *hpiffesse* ; pétiller, *hpéta ;* vanter, prôner, *htronfa* (de triompher) ; tordre, *htô le ;* laver, *hauva* (de l'ancien français *auve*, eau) ; *hauverasse*, lavandière.

H MÉDIALE. La permutation de *s* avec *h* est un fait qui se voit dans beaucoup de langues et sur lequel il n'est pas nécessaire d'insister. Des exemples seuls achèveront de faire connaître le caractère de cette aspiration.

1° Il est naturel de retrouver *h* au milieu des mots composés dont la racine commence par *s* : asseoir, *éhère ;* descendre, *déhande*, etc.

2° Il s'emploie à la place de *s* au milieu des mots non composés : plaisir, *piahi ;* maison, *mâhon* et *môhon ;* dixième, *déhième ;* connaître, *kènohe* (lat. *cognoscere* ; allem. *kennen* ; angl. *know*).

---

(1) L'*h* s'explique ici par la présence de l'*s* dans l'ancien langage : tourner les espaules (1040). L'Espagnol dit *espaldas*.

Ainsi au milieu d'un mot, entre deux voyelles, *h* tient la place de *ss*, *sc*. *s*, *x*.

3° De même pour la sifflante *c* ou *s*, précédée en français d'un *r* qui disparaît dans le patois : pourceau, *pouhé;* personne, *pouahenne;* bourse, *bouôhe*.

4° *Ch* est représenté par *h* : mouche à miel, *mouhotte;* acheter, *aiheta;* pêcher, *pouhiè;* fraicheur, *frâhou*.

5° De même pour *s* suivi d'un *t* : festin, *fehtin;* reste, *réhe*.

6° De même pour *f*, *ff*, *v* : bouffissure, *bouhesse;* couvercle, *keufépe* et *keuhépe*.

H FINALE. Elle remplace *r* à la fin d'un mot : mur, *mûh*; cœur, *cœuh;* elle se substitue aussi à *s* et *z* final dans les mots où le français ne fait plus entendre la sifflante, par exemple riz, *rih;* obtus, *teuh*.

Pour terminer les particularités sur cette lettre, je citerai *meuhe*, moite, et je ferai remarquer que dans le mot français hacher, le patois vosgien fait entendre un *b* au lieu de l'aspirée et dit *bouachè;* un hachoir, *bouachou*.

ch.

Cette articulation a beaucoup de rapport avec la précédente. La comparaison avec les mots français qui l'ont admise nous la montre représentée par *s* ou *c*, *g*, *k* ou *q*, et *h*.

Bêche, *bace;* manche, *mainge;* lécher, *laqua;* mèche, *méhe*. En retour le *ch* peut se mettre à la place de *s* : seigneur, *cheignou*.

g, gn, qu.

Le *g* dans les mots en *age* devient un *ch* un peu doux : mariage, *mériaiche*. Il se rapproche de son origine allemande dans *vason*, gazon.

Le *gn* devient *n* : borgne, *bouône* (Ban-de-la-Roche) ; grogner, *grunè*.

Le patois dit *éqouarre* pour équerre ; *équèle* (prononcez *ékèle*) pour écuelle.

j

Le *j* représente quelquefois le *s* français. Ainsi on dira en quelques endroits *chôjon* pour saison; et dans une partie de la Lorraine, ainsi que dans les Ardennes, *majon* pour maison.

ill (ye).

Cette consonne mouillée apparaît dans le patois sous la forme d'une articulation grasse qu'on pourrait peindre par *ye* (prononcez comme dans le mot *yeux* sans appuyer sur *eu*) ; elle forme à la fin des mots une syllabe muette ou féminine ; exemple : oreille, *araye* et *orôye* ; pai le, *pàiye* ; merveille, *morvôye* (*mervoilie*, Ville-Hardouin).

L'*y* joue le rôle de consonne aussi bien que *ill*, mais elle ne se trouve guère que dans les finales féminines ou muettes.

Le Vosgien semble affectionner cette termi-

naison. Il la fait entendre à la fin des mots dont le son est plein en français ou qui se terminent par un *e* muet précédé d'une voyelle. Ainsi en patois Dieu se dit *Déye* (*ye* faible) ; santé, *santéye*, et en général les substantifs en *té* ; buée, *bouàye*; charretée, *charrâye*.

Cette terminaison féminine, traînante et lourde, si caractéristique et si désagréable aux oreilles des étrangers, n'en a pas moins sa raison d'être. Elle rappelle, comme du reste tous les mots français qui ont pour terminaison un *e* muet (buée, incendie), une syllabe que la langue mère possédait et que les langues dérivées ont plus ou moins négligée. Ainsi on tirera *jeuye* de jocus ; *Déye* de Deus, Dei ; *santéye* de sanitatem, sanitate ; *dòye* de digitus (doigt) ; *leuye* de leuca (lieue), etc.

p, b, t, mouillés.

Il est enfin un son, une articulation sur laquelle nous devons appeler l'attention de nos lecteurs, mais qui n'étonnera point les philologues. Nous avons en français deux consonnes mouillées, *ill*, *gn*, qu'on prononce aujourd'hui *lieu*, *nieu* dans les écoles (1).

---

(1) Il ne faut pas croire qu'on puisse les remplacer dans l'écriture par *ni* et *li*. Si cela se peut devant *a*, *o*, *u*, (*aniau* pour agneau, *boulion* pour bouillon), ce changement deviendrait impossible devant *e* et *i* comme dans *campagne*, *il craignit*, qui, écrits *campanie*, *il crainiit* seraient incompréhensibles à la lecture.

Nous voyons ces consonnes mouillées représentées sous d'autres formes, en espagnol, par exemple, par *ll* et *n* surmonté d'un trait horizontal, et la première en portugais par *lh*.

Ces deux sons mouillés ne sont pas les seuls qu'on puisse rencontrer. Les langues slaves mouillent presque toutes les consonnes, et, pour indiquer ce nouveau caractère, elles ajoutent seulement un petit signe au-dessus ou au-dessous de la lettre.

Or nous avons, dans le patois vosgien, d'une manière bien prononcée, trois autres de ces consonnes, et il est aussi difficile que tout-à-l'heure de figurer l'orthographe de la syllabe qu'elles forment. Ce sont le *b*, le *p* et le *t* devant *e* muet et *i*. Elles forment un *bieu*, un *pieu*, un *tieu*, comme nous avons en français un *lieu* (ill), un *nieu* (gn). Pour l'écrire nous nous servirons de l'*y*. Ainsi pour conjuguer le verbe *traubiè*, trembler, nous écrirons *je traubye* (je traubieu), en prononçant le son *eu* aussi légèrement que la muette de tremble, *te traubye, è traubye* (tu trembles, il tremble); *époutiè*, apporter, *j'époutye, t'époutye, el époutye.*

Héritier se prononce également avec un son mouillé que notre écriture ne peut reproduire : *éritiyi*. Il en est de même du mot papier que l'on prononce *pôpi* et *popyi*.

Le patois vosgien n'est pas le seul qui possède des consonnes mouillées autres que celles de l'alphabet français ; on en trouve jusque dans la Saintonge.

Abréviations.

Le peuple parle vîte; il abrége les mots, comme pour épargner le temps; il n'appuie que sur les syllabes importantes; il retranche au commencement, au milieu, à la fin des mots les syllabes qui ne lui semblent pas nécessaires à l'expression de sa pensée. Le patois vosgien s'est conformé à cette loi, que les peuples du nord, aux langues sourdes, suivent instinctivement. Nous n'insisterons sur ce fait que par des exemples.

Battié, baptiser; *nattié*, nettoyer; *conra*, conroyer; *brâyé*, barioler; *corcié*, courroucer; *cerhé*, cerisier; *c'ture*, couture; *orié*, oreiller; *grosié*, groseiller; *virté*, vérité; *in s'qué*, un je ne sais quoi; *seu*, sureau; *déyé*, derrière, etc.

XI

Les détails qui précèdent n'ont eu pour but que de nous faire entrer plus intimement dans le génie de la dérivation ou de la formation d'une partie du patois vosgien. Malgré une sécheresse apparente qui n'est due qu'à notre volonté et à la nécessité d'être concis, il y a plus d'une conséquence utile à tirer de cet examen.

Nous croyons que ceux qui voudraient expliquer quelques mots dont l'étymologie ou les rapports avec d'autres idiomes semblent obscurs, trouveront dans nos tableaux quelque moyen de les découvrir. On a déjà vu comment nous avons pu légitimement tirer *ouète* de *orde* (vieux français); nous donnerons à l'appui de nos interprétations quelques autres exemples et qui feront voir que nous ne sortons pas des lois qui ont présidé à la formation du patois vosgien.

On nous a demandé quelquefois pourquoi le hanneton s'appelle *boudion* dans nos Vosges. La réponse était simple et facile, car ce mot est formé de la même racine que *bourdonner*. C'est un *bourdon*; puis par le retranchement de l'r et par une légère modification de la finale qui reçoit l'accent, c'est un *boudion*. On sait comme ce trop familier coléoptère importune les oreilles du promeneur de son bourdonnement et pour ainsi dire de ses poursuites. Ce qui nous prouve que nous ne nous trompons point, c'est que dans d'autres patois le même insecte a pris le nom de *bruant*, qui n'est qu'une autre expression du caractère qui nous frappe le plus en lui. Les mots sont les portraits des choses.

C'est ainsi encore qu'on s'assurera de l'étymologie de *boudioux* Il ne faut pas être bien vieux à Epinal pour avoir vu la dernière des portes fortifiées qu'eût conservée cette ville sur le petit bras de la Moselle. *Boudiou* veut dire *menteur* et vient du mot bourde par le même procédé que

dans *boudion*. La porte prenait son nom soit d'un acte de trahison dont elle aurait été témoin et victime peut-être dans l'une des nombreuses attaques qu'Epinal eut à soutenir, soit d'une antique horloge qui en faisait en dernier lieu le seul ornement, mais trompait toujours sur l'heure, malgré les efforts d'un bon vieux horloger, alsacien ou allemand, ce pauvre père Weis, qui nous amusait beaucoup dans notre enfance (cet âge est sans pitié) par son langage, sa tournure et son costume. Cette interprétation se trouve confirmée par le patois de Bruyères qui nomme *bôde* un mensonge et *bôdou* un menteur.

D'où vient *édiotna* ou *édiotni*, affriander? Si nos tableaux ne nous avaient montré comment *diot* est formé de *glout*, friand, gourmand, nous aurions vainement cherché des analogues et une étymologie dans les patois congénères ou dans les langues anciennes.

C'est l'étude de notre *ch* qui nous a mis sur la trace véritable d'une étymologie assez intéressante ; elle a échappé à la sagacité de Génin qui est souvent un maître en ce genre de recherches. Je veux parler du mot *poche* ou *pochon* (grosse cueiller), usité presque partout et que l'Académie n'a pas encore admis à sa table. Génin, auquel il n'a manqué que la connaissance des patois ou moins de mépris pour eux, s'évertue avec son esprit éblouissant et son érudition surabondante, à faire sortir ce mot de la *poche* de nos vêtements. Quoi de plus semblable au pochon, dit-il, que la poche bien

arrondie? Là n'était pas la question, et le rapport est assez lointain, on en conviendra. Tout ce qui est arrondi serait donc une *poche?* Il eût fallu chercher dans les aïeux du langage vulgaire, c'est-à-dire dans les idiomes rustiques, une origine beaucoup plus simple et plus naturelle. *Puiser* en patois vosgien se dit *puhi*, et une *poche* dont l'objet est de puiser, *peuche* (Gérardmer), *pòche* et *pouche* dans d'autre cantons. L'histoire du mot est là en toutes lettres et n'a plus besoin de commentaires. Le picard a aussi le verbe *pucher* et le nom *pucheux* dans les mêmes sens. Le raffineur de sucre emploie ces deux mêmes mots pour dire qu'il *puise* le sucre avec une *poche*; le tourbier se sert d'une *puchette* dans son travail, et on peut voir dans les salines ce qu'est un *puchoir*. Quoi de plus?

Les exemples sont innombrables qui démontreraient jusqu'à satiété que l'étude des sons, comme nous l'avons présentée, mais agrandie encore et généralisée conduirait à une connaissance plus exacte de l'origine des mots français et dégagerait de l'obscurité relative des patois quelque lumière nouvelle sur les idiomes qui ont précédé les couches latines.

L'étude de la *grammaire instinctive* du patois nous mènerait encore assez loin ; nous plongerions avec elle dans des origines antiques ; mais nous avons dit que nous écarterions ce sujet de nos articles déjà trop longs. Cependant nous ne pouvons ne pas faire remarquer un fait qui n'a encore été signalé par personne, croyons-nous,

c'est que la conjugaison du patois vosgien qui est d'une simplicité extrême se montre plus d'accord avec celle des langues septentrionales qu'avec le latin. Ainsi, sauf le présent de l'indicatif, toutes les personnes du pluriel n'ont d'autre caractère distinctif que le pronom, et des trois personnes du singulier il n'y en a guère qu'une qui diffère des autres ; quelquefois elles sont semblables. Notre conjugaison patoise est d'une simplicité analogue à celle de l'Anglais.

XII

On comprendra mieux que par des détails grammaticaux et lexicographiques ce que sont nos idiomes campagnards, si nous en donnons des fragments plus ou moins longs, au lieu de présenter séparément des mots disséqués et analysés. Parle-moi ta langue et je dirai qui tu es. Ainsi ferons-nous, et c'est à cela que nous avons hâte d'arriver.

Les pièces que nous allons transcrire sont toutes inédites à l'exception de celles du patois du Ban-de-la-Roche que nous prenons dans l'*Essai* d'Oberlin, ouvrage qui n'est guère connu que des linguistes et des bibliophiles. Nous croyons être d'autant plus agréable à nos lecteurs que nous leur présentons les plus intéressantes.

Mais une question se présente dès l'abord quand on veut écrire le patois De quelle orthographe faut-il se servir? Y a-t-il une orthographe patoise? Sans discuter ici longuement la question, nous répondrons qu'il faut écrire l'idiome rustique comme il se prononce. Suivre l'orthographe moderne du français dans la transcription d'un langage qui n'a de français qu'une origine commune et lointaine, c'est induire souvent en erreur l'esprit par les yeux en donnant à un idiome un caractère qu'il n'a pas, et en faisant supposer, ce qui est aujourd'hui hors de doute, que le patois est du français dénaturé, corrompu.

Nous suivrons donc le même procédé que La Monnoie dans ses *Noëls bourguignons;* il figure l'orthographe de manière à reproduire le plus exactement possible la prononciation de sa langue naïve et malicieuse à la fois, sans se préoccuper de l'analogie avec le français, car il ne doit y avoir qu'un même signe pour le même son; il écrit donc *tan* les mots *temps, tant*, il *tend.* Nous ferons de même; il n'y a pas pour les patois d'autre méthode orthographique; il ne devrait même pas y en avoir d'autres pour toutes les langues, si l'on pouvait échapper aux traditions qui sont toujours respectables quand elles apportent avec elles la grandeur et la dignité. La langue espagnole est la plus parfaite sous ce rapport; on n'écrit pas autrement qu'on prononce; point de lettres superflues dites étymologiques.

Nous n'avons fait d'exception que pour le Ban-

de-la-Roche. Oberlin qui nous fournit le texte sera respecté pour qu'on ne puisse pas nous reprocher une seule altération. C'est par ce patois que nous commencerons cette petite revue plus ou moins littéraire, mais fort intéressante sous divers rapports, ceux de l'esprit, des mœurs et de l'expression.

MANIÈRE DE D'MANDÈ ENNE NÔVELLE FOMME, POU LÈ MOUONNÈ AU MÔTTÉE.

— Pou qué occasion vos p'rsottez-vos toci?

— Dje vno vœre se vos nos vlæ t'ni lis promesses que vos nos as fait, il n'y é træ s'maines?

— Sé dj'vos ons permis ceque, il a djeutte (juste) que dje vos 'o t'neunses; il fà oyi votte demande.

— Dje vourines savou se vos as co d'èvis de d'nè Mouarguitte Christmann (1), vote féïe, pou fomme è Djeanni (Jean-Nicolas) Caquelin que vaci toci, comme vos nos l'as permis, il n'y é quéque toms.

— Où a-ce que vos as ebbèïe d'lè mouonnè?

— Dj'ons désein dè faire mouonnè au mottée, pou d'mandè lè bénédiction de lieu mairiaidge.

— Dje vos lè botte ontre lis mains, et dje vos lè conféïe comme *in* effant de b*in* et d'honneur. Que le boun Diù lis vleusse d'nè sè sainte bénédiction (2).

— Djespérons poua lè græce de Diù, qu'elle danrè (donnera) enne fomme de b*in* et d'honneur.

---

(1) Nous mettons des noms authentiques à la place des N. N. d'Oberlin, et nous plaçons entre parenthèse des mots français explicatifs.

(2) L'*i* en italique forme avec *n* le son nasal particulier à la Lorraine.

LIS DOUX SMOUONNOUX HEUTCHONT AU FECHTIN.

(Les deux orateurs appellent au festin.)

Dj'vlons vos dére pou quée occasion que dj'vnons toci; c'a que Djeanni Caquelin et Mouarguitte Christmann on désein d'faire bénir lieu mairiaidge, mouadi au môttée de Wa*ch*terbai (1) è onze houres do mait*in*, et il vos préyont tortus d'vni èvo zòs, pou préyi pou lè bénédiction de lieu mairiaidge, feus et féïes, vâlas et domm'*h*alles, et aipré lo service il vos invitont é lè d'jîne è chi Colitche Bohy, enne dà lè d'jîne è lè mouaronde, enne dà lè mouaronde au soppé, et tant que lis b*in*s d'Diù dur'ront, il pouatéyeront (partageront) èvo vo.

Cette petite scène de mœurs locales n'est certainement pas à dédaigner; elle est d'une simplicité patriarchale.

Je reprends encore dans Oberlin une conversation qu'on pourrait dire contemporaine, tant le peuple est presque toujours le même enfant.

— A-ce qu'vos saou (savez) èque d'novée?
— Dje n'ai r*in* oï.
— Dé qué qu'on pouâle mettenant ?
— On ne pouale préque de r*in*.
— A-ce qu'vos a oï dére que dj'érons lè guærre?
— Dj'*en* (2) n'ai r*in* oï pouâlè.
— On pouâle pou*ch*tant d'enne bettéïe.

---

(1) Waldersbach est le nom administratif. Les *ch* italiques sont les *h* fortement aspirées et non les *ch* français.

(2) *En* se prononce *ein*.

— On lo d'hè (dit), mais ce n'a mi vræ. Bin-au-contraire, on pouàle de pai*che* (paix).

— Crèyèz-vos que dj'érons lè pai*che*?

— Dje cræ qu'aïe.

— Et mi dje crae que dj'èrò lè guærre.

— Pouquè qu'vos lo crèyè ?

— Parce que dj'ai oï dére que notis (nos) troppes en vrò (ou haïrò) tôt (s'en iront bientôt).

Voici enfin quelques proverbes; comme toujours, ils sont d'une vérité journalière :

Pu qu'lo lou é, pu qu'il vu évou. (Plus le loup a, plus il veut avoir).

Faire lo dch*i*n pou avou l'ouse. (Faire le chien pour avoir l'os).

Bottè lo lou pou vouadè sis dcheuves. (Mettre le loup pour garder ses chèvres).

Quò lo pouo a græ, il caisse lè ran. (Quand le porc est gras il casse le ran (l'étable), c'e-t-à-dire, bonheur enfle le cœur.)

Lis gros dch*i*ns ne se mouodont mi *i*ne è l'âte. Les gros chiens ne se mordent pas l'un l'autre).

Il lieï lo daïe que n'é mi mà. (Il lie le doigt qui n'a pas mal).

Il est à peu près inutile de faire remarquer les caractères particuliers de cette variété du patois vosgien, je veux dire les *dj, dch*, son dental inusité dans les communes les plus voisines, à Rothau, par exemple, qui cependant ne formait autrefois qu'une seule paroisse (1) avec Walders-

(1) C'est en 1685 que la séparation a eu lieu. Voir la vie d'Oberlin par Steuber.

bach. D'où ce son dental a-t-il été importé au Ban-de-la-Roche? Est-ce de l'Italie? Est-ce du nord du Jura, des environs de Montbelliard? Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans l'examen de ces deux questions et d'apporter des preuves pour une affirmation quelconque. Nous dirons en somme qu'il y a quelque apparence pour l'Italie, mais que les probabilités sont pour qu'une population allemande ou suisse soit venue s'établir dans ce coin sauvage de nos montagnes.

Voyons le patois des environs de Rambervillers :

Quand j'demourè é villéche, — me racontait quelqu'un, —il n'yi troh ou quoite an, j'ol è quéque fou è l'oure (à la veillée), et j'oyè récontè di drôle de squéfiaufe (fable, conte) ; on pôlè dé manihennekîne, di sèbé, d'lè fouèneur, di culâ (feu follet) et dé lougarou.

Ce n'est pas toujours d'histoires fantastiques que s'entretiennent nos paysans dans leurs veillées ; chez eux comme à la ville, les affaires du jour, les petites médisances, les coquetteries y ont une grande part. Comme dans nos salons elles n'ont d'intérêt que dans le lieu où elles se débitent. Avant qu'un conteur ait pris la parole, ce sont des conversations à l'aventure, du bruit, des cris et des jeux. Nous découvrirons un coin du tableau.

Le père Mathieu entre avec fracas : « Qué to, « s'écrie-t-il, j'a tu aujedeuye moyi jusqu'ès osse. J'a « tu pou bôchi ; j'voyézor bié enne nouâche to nar,

« mâ j'créyézo que ce n'srô riè et qu'lo gran vo lo « virô pu lon. Mà il o crovè quan i n'étaizor pu to « pou r'veni. J'à biè mettu dù chesse seu mi ; mà cè « n'empéchézo mi qu'j'a tu moyi biè-n à poi. » (1)

« Qué triste to, dit lo Batison, on n'sèrô aouè dou jonée son piòve (sans pluie ; d'autres disent *piûche*). En r'venan d'lè foure (foire), j'no son mettu è l'éhouâye (l'abri) derrî in vi muh, et j'no son édogi (attardé) et éneuti. »

Cet incident passé, le petit Pierre achève un récit commencé : « J'à tu don è lè noce jùdi ; i èvaizo « tro bié (beaucoup) d'gein, tro bié d bacelle et « d'gohon (garçon), torto aque di jone (tous jeunes). « On y é ri et chaintè et dainsè ; jémà je n' m'a si « bé mûsè. J'a mingè comme in lou et bu comme « quoète. »

« Lo pôre ome, — dit Joson en riant, — il évézo bu « in co d'tro ; i cheuyézo to di gran do chemin, so « chépé d'in côtè et lu d'l'aute. J'a tu quoéri sé fôme « qui criézô (pleurait) en lo monant. Il o molin (mé- « chant), quan il o sou. El dotézo (craignait) d'ête « bettu. »

« Cohè-vo (taisez-vous), — répond le petit Pierre, — vo n'sévézô mi c'qu'vo dehè (ce que vous dites). » Mais les rires éclatent et une dispute est sur le point de s'élever.

---

(1) Quel temps ! j'ai été aujourd'hui mouillé jusqu'aux os. J'ai été pour bêcher ; je voyais bien un nuage tout noir, mais je croyais que ce ne serait rien et que le grand vent le pousserait plus loin. Mais il est crevé, quand il n'était plus temps de revenir. J'ai bien mis deux sacs sur moi ; mais ça n'empêchait pas que j'ai été mouillé bien à point.

Dans un coin quelques femmes parlent ensemble.

« J'virâ chî lè couserosse (couturière), — dit l'une, — j'â échtè enne belle rôbotte è m'néfan ; j'vû qu'i la moiteusse dimoinche pou 'nollè è lè mosse. »

« J'â hauouè mè bôye to po mi, — dit une autre, — (j'ai lavé ma lessive toute seule) ; j'étézô lasse que j'n'poyézô pu remouè lé pogni, ni fare in pè (un pas). »

Mais voilà que quelqu'un commence une histoire et tout le monde prête attention. « C'to lè vôye de « Noué. J'étinzô prote pou 'nollè è lè mosse de mé- « neuye èvo mes éfan. To d'in co, j'â vu eintrè in « ôme qu'étézo bian comme enne harde ; j'â créyu « qu''l étézo sou; mâ c'étézo d'épovote (d'épou- « vante). I m' dehè : i vié d'm'errivè enne belle farce. « Je n'sèvézo mi ce qu'é vlè dire; mâ è bou d'in « momo, j'lâ rkenohu. C'étézo lo grô Colas. I vnè « d'ollè quoére di brandvin do lo pien pays (le plain « pays, la plaine); il évézo in ptiot bori (baril) to « picin seu l'dô, et lé gablou l'évinzo rattrapè èvo so « bori, épro (après) 'l i évon di de s'sauvè biè vite. « Lo pôre ôme! i criézo (pleurait); i no dehè : ç'o « torto lo bénéfice de mes aute voyége qu'o pédiu ; « ç'o mè fôme qu'o lè cause di celè ; el me poussè è « poiti (partir); mè mére ne vlézo mi è cause que « c'étézo lè neuye d'Noué ; el dehézo qui m'errivrô « di maleur ; el évô biè rôhon (raison). I féyézo dé « lasse-me-Déye (hélas! mon Dieu) et i dehézo : « J'n'en meurrâ mi, mâ cè n'fâ tojo poi d'biè. »

Cette histoire, racontée par une femme, fit beaucoup rire; nous avouons qu'elle nous semble peu comique; il faudrait peut-être entendre le conteur avec les intonations de sa voix, avec ses

gestes et connaître le personnage dont il s'agit. Si nous l'avons écrite ici, c'est qu'elle est courte, et que notre but n'est pas de donner non des modèles de littérature patoise, mais des exemples du langage seulement.

Nous dirons un jour quelques-unes de ces histoires de veillées qui ont leur origine dans les fabliaux ou dans les contes fantastiques de la superstition du moyen-âge.

Il est des veillées où les conteurs appellent l'attention d'une manière assez bizarre qui nous rappelle le *cric! crac!* des marins. C'est ainsi qu'à Epinal nous avons souvent entendu la formule singulière que voici et qu'il nous sera permis de ne pas traduire :

Fiauve! Fiauve!
Not' chet' pess' l'auve.
Lo cu li gotte ;
Ç'o pou far d'lè sope,
Et lo rogotion
Ç'o pou Joson.

A ces paroles sacramentelles le silence s'établit, chacun prend sa place, et le travail qui ne cesse pas ne couvre jamais la voix du conteur. Ces veillées ne sont nullement oisives. Si le rouet, le tricot ou l'aiguille des femmes montrent le plus d'activité, l'ouvrage ne manque pas aux jeunes garçons. Quant aux bons vieux, ils se tiennent généralement près du feu de l'âtre et fument leur pipe en écoutant, ou dorment d'un œil pour surveiller la jeunesse de l'autre.

Un des caractères distinctifs du patois des environs de Rambervillers, c'est la terminaison en *zo* ou *zor* (on met tantôt l'une tantôt l'autre, suivant une loi instinctive d'harmonie que nous n'avons pu saisir) qui le rapproche de celui de Lunéville. *Zar* est la syllabe primitive; c'est une espèce d'enclitique qu'on place après un verbe, généralement à l'imparfait, pour donner plus de force à l'affirmation. Nous ne pouvons que la rapporter à l'allemand *gar*, tout-à-fait. On voit que *zar* devient *zor*, *zo*; on dit aussi *za* dans les environs de Lunéville. Oberlin qui n'a pas compris cet enclitique donne *ôza* comme une terminaison de l'imparfait; c'est une erreur, car l'imparfait se dit avec ou sans l'enclitique, comme on a pu le voir plus haut.

XIII

Le patois de Bruyères, qui n'emploie pas la terminaison *zor* ou *zo* de Rambervillers au singulier de l'imparfait, s'écarte peu, quant au reste, de celui de sa voisine. Nous n'en offrirons donc qu'un court fragment, dans lequel on reconnaîtra toutefois qu'il est peut-être moins francisé.

Un de nos amis, qui passait ses vacances à Epinal, allait un jour à Bruyères faire visite à quelques connaissances. Vers les premières maisons, il entendit une voix connue qui disait :

— Vai-t-on heuchi lè dèm'hôle qu'é n'ôye au bi qoéri d'l'auve èvo lo breuchi (1).

Il regarde et reconnaît un brave homme qu'il n'avait guère vu que chez son père et qui dès longtemps l'avait pris en amitié.

— Don Dée, Bitisse (2), lui dit notre ami en s'approchant.

— Mâ, monsu V...., o-ce qu'vo n'veném' de Péris? répondit le bon Baptiste qui semblait abasourdi de la question.

— Mâ, némoi, Bitisse (3).

— Mâ, monsu V...., o-ce qu'on pôle potois è Péris? ajouta-t-il au comble de l'étourdissement.

— Mâ, j'crô biè, Bitisse.

— Oh! ç'o enne bôde (une bourde).

— Nani, ç'nom' enne bôde Si j'névô mi sévu lo potois, j'n'érô mi étu è Péris. J'a étu pri pou r'coudiè lo potois aux éfans (4).

L'excellent homme n'avait jamais entendu son jeune ami parler sa propre langue; il ne pouvait comprendre qu'en venant de Paris on pût s'exprimer en patois, et il eut peine à croire que M. V.... se fût un moment joué de sa naïve crédulité.

Si de Bruyères nous sautons au sud du dépar-

---

(1) Va-t-en appeler la servante, qu'elle aille à la fontaine chercher de l'eau avec le pot (le broc).

(2) Bonjour, Baptiste.

(3) Pardonnez-moi; expression très fréquente.

(4) *Recoudiè, recorder*, c'est enseigner. M. V... est un professeur de mathématiques fort distingué.

tement, à Fontenoy-le-Château, par exemple, sur les limites mêmes de la Franche-Comté, nous verrons que le patois a pris des teintes étrangères. Donnons-en un exemple. C'est le fragment d'un Noël qu'on y chante encore. Malgré son état informe, nous l'avons choisi parmi d'autres pièces parce qu'il est certainement un produit indigène, et que nous l'avons écrit sous la dictée d'une habitante de Fontenoy, sans pouvoir obtenir d'elle ni plus ni mieux (1).

La geo, vénè tortu voir
Lo rô da sin, lo rô da-z inges
Que dévola si hau da cieux
Po vo béyi l'aumone.

Un berger à la Vierge.

O Mèdém', vo n'éte mi chau ;
Vos ot' tot' nue et tot' déchau
Dedò c'té gringe.
La geo d'poichi n'on gar piti
D'ène poure étrangère.

J'â co in ptè pèquè d'drèpé,
Ce s'ré po l'anvlopa
Lo rô da sin, lo rô da-z inges.
El èré co tan bin pu chau
Poua derri not' piétine (2).

---

(1) Si quelque amateur pouvait nous le donner complet, il nous rendrait service.

(2) Les gens, venez tous voir le roi des saints, le roi des anges qui descendit si haut des cieux, pour vous donner l'aumône.

O Madame, vous n'avez pas chaud ; vous êtes

Ici, comme on peut le voir, les aspirations gutturales qui nous ont frappé précédemment, n'existent plus. Ce patois a plus de limpidité et d'harmonie dans sa prononciation. Il a en outre des caractères grammaticaux qui appartiennent au franc-comtois, et on en a certes remarqué deux dans les couplets précédents; je veux parler de l'article pluriel *las, das* (*s* ne se prononce que devant une voyelle), et de l'expression *vo n'éte* pour *vous n'avez pas.* Un autre caractère, qui n'a pas sa place dans notre fragment, c'est le pronom *i*, je. Le patois de la Franche-Comté ne connaît que celui-là; mais à Fontenoy-le-Château *i* ne s'emploie que devant un mot commençant par une consonne : *i voyon, i seu*, je vois, je suis; le *je* français reprend ses droits devant une voyelle : *j'â,* j'ai. Ainsi sur les frontières méridionales de notre département, les éléments franc-comtois de la langue rustique ont fait une trouée, mais ils ne dominent pas. A Fontenoy-le-Château, on est encore dans un pays vosgien, quoique sur la pente du versant de la Saône.

---

toute nue et toute déchaussée dans cette grange. Les gens d'ici (de par ici) n'ont guère pitié d'une pauvre étrangère.

J'ai encore un petit paquet de langes; ce sera pour l'envelopper, le roi des saints, le roi des anges. Il aurait encore bien plus chaud par derrière notre platine (sorte de poêle de tôle ou de fonte placé entre l'âtre de la cuisine et la chambre située par derrière).

Retournons dans le bassin de la Moselle.

Nous offrirons comme type du patois qui se parle entre Remiremont et Epinal une fable en vers qui nous semble assez remarquable. Bien que traduite de La Fontaine, elle a un cachet et un parfum tout vosgiens. C'est une pièce précieuse dont nous regrettons de ne pouvoir désigner la provenance directe; elle s'est trouvée dans les papiers d'un de nos amis qui sait seulement qu'elle a été composée, il y a quarante ou cinquante ans, par un curé des environs de Jarville ou d'Archettes. Ce n'est qu'un débris sans doute, échappé d'une collection nombreuse. Il est connu qu'à la même époque, M. Potier, curé de Gérardmer, avait aussi traduit en vers un certain nombre de fables de La Fontaine, aujourd'hui perdues. Ces deux poètes n'étaient-ils pas deux amis? *O gens incuriosa suorum!* (1) Voilà deux bons prêtres, hommes d'esprit et de cœur, qui ont assurément charmé plusieurs générations de leurs petites paroisses, et à peine sait-on encore leurs noms! et leurs papiers sont dispersés aux quatre vents! Pourquoi le village n'aurait-il pas ses annales? Mais tout s'oublie au village (*obliviscendus et illis*). L'herbe de demain ne ressemblera-t-elle pas à l'herbe d'hier?

LÈ FIAUVE D'IN LOU ET D'IN AIGNÉ.

Q'as' qu'é fau fâr cont' lo pu fô ?
El ai tojo râhon. — Couh' te et ton lo dô.

---

(1) O peuple peu soucieux de son histoire!

Po qu'vo n'vo fôchinss' mi, j'vo dira lè ptiot' fiauve
D'in lou et d'in aigné.

In aigné qu'évô sâ s'n ollè boére don l'auve
D'in bé ru qué golo to lo lon de bé mé,
Son dotè nian, é mitan d'lè jonâye.
In lou qué n'èvô co maingi depeu lè vouâye,
Et qu'atô ehhi fieu di bô
Po ettôde ec de boin, po l'chu, quéque énimau,
Lo rwatio to bèn ahe,
Et se r'lichan lé pott' è d'ho :
Hu ! lè boin' châ, et tanre et frahe !
'l o to per lu (1) ; lé chiè dremo ;
Ç'o bié m'n effâre.
Hou ! qu'as' que t'fâ toci, mordâ ? (2)
T'o biè haidi d'v'ni barbota
Èvo to ouet' meusé dè mè belle auve kiare.
J'te vieu si bié braquè (3) que t'n'y revainré ouare.
— Vos ot' in trou boin rô po vo fôchi inlè,
Que d'heu l'aigné qu'èhoncho è dotè ;

---

(1) *'l o to per lu.* Cette orthographe *'l* pour *il* est la seule rationnelle, bien qu'elle semble bizarre au premier abord ; on écrit généralement *l'o*, mais à tort, puisque la voyelle que remplace l'apostrophe est avant *l* et non après.

(2) *Mordâ*, par la mort du diable, analogue à *mordié*, par la mort de Dieu. Ce jurement est devenu dans quelques cantons des Vosges une épithète injurieuse ou méprisante : *vilain mordâ ! peut mordâ ! gros mordâ !*

(3) *Braqué ;* ce mot veut dire au propre *teiller* le chanvre, par extension *casser*, *briser* et enfin *arranger* dans un sens qui signifie par euphémisme *abimer*.

Ç'o vot'auve que j'boé ; rwatiè lè rigolotte,
Si v'pia, boin sir lou, in momo ;
Elle viè devo mi, è pu d'vin pa d'so vo.
Je n'sérôm' don brôyi vote breuvaige.
— Te lè brôye, que d'heu lè peute bête sauvaige ;
Évo slè qu'lan derré, j'lo sâ, t'é di su moi
Mou de méchan parole. — Ah ! d'heu l'aigné, némoi,
J'n'atôm' co né, je tosse co mè mére.
— Possibe ; mâ ç'o don to frére.
— Némoi, j'n'en a mi. — Ç'a tot in ;
Vos ote tortu dé couquin.
Évo vo, j'nâm' jémâ enn' mouarand' son traubiesse :
Vô chiè et vô hodée son tojo è mè chesse.
Morda ! è fau
Que j'me r'vaingeuss' ; n'o mi lou qué n'se r'vainge.
Son fâr ni enn' ni dousse, i l'empoutye (1) et lo
Derri lo bô. [mainge
È n'o mi lè moyou, lé râhon do pu fô.
Que ç'sôye in lou, que ç'sôye in home,
Conte in aigné, conte in péyi,
As-que lo boin Dée ne sérôme
Trovè lo to de lo puni ?

Nous donnerons la traduction littérale de cette fable pour un grand nombre de nos lecteurs :

Qu'est-ce qu'il faut faire contre le plus fort ? Il a toujours raison. — Tais-toi et tends le dos. Pour que vous ne vous fâchiez pas, je vous dirai la petite fable d'un loup et d'un agneau.

Un agneau qui avait soif, s'en allait boire dans l'eau d'un beau ruisseau qui coulait tout le long de beaux

---

(1) Prononcez : i l'empou*tié* lo mainge. Voir page 61 ce que nous avons dit du *t* mouillé.

arbres, sans craindre rien, au milieu de la journée. Un loup qui n'avait pas encore mangé depuis la veille, et qui était sorti hors du bois pour attendre quelque chose de bon, pour le sûr, quelque animal, le regardait tout bien aise, et se léchant les lèvres, il disait : Hu ! la bonne chair, et tendre et fraîche ! il est tout seul ; les chiens dorment ; c'est bien mon affaire. Hou ! qu'est-ce que tu fais ici, *mordâ?* tu es bien hardi de venir barboter avec ton sale museau dans ma belle eau claire. Je te veux si bien arranger que tu n'y reviendras guère. — Vous êtes un trop bon roi pour vous fâcher ainsi, dit l'agneau qui commençait à trembler ; c'est votre eau que je bois ; regardez le ruisseau, s'il vous plaît, bon sire loup, un moment ; elle vient vers moi à plus de vingt pas au-dessous de vous. Je ne saurais donc troubler votre breuvage. — Tu le troubles, dit l'affreuse bête sauvage ; avec cela que l'an dernier, je le sais, tu as dit sur moi beaucoup de mauvaises paroles. — Ah ! dit l'agneau, pardonnez-moi, je tête encore ma mère. — Possible ; mais c'est donc ton frère. — Pardonnez-moi, je n'en ai point. — C'est tout un ; vous êtes tous des coquins. Avec vous je n'ai jamais un goûter sans peur : vos chiens et vos bergers sont toujours à ma chasse. *Mordâ !* il faut que je me venge ; n'est pas loup qui ne se venge. Sans faire ni une ni deux, il l'emporte et le mange derrière le bois.

Elle n'est pas la meilleure la raison du plus fort. Que ce soit un loup, que ce soit un homme, contre un agneau, contre un pays, est-ce que le bon Dieu ne saurait pas trouver le temps de le punir ?

Notre auteur a senti qu'il fallait expliquer pour les esprits peu clairvoyants la moralité de la fable, et il l'a fait en bons termes. Mais il ne s'agit ici

que de langue, laissons là le côté moral et littéraire.

Nous avons dit que cette pièce peut être regardée comme le type du patois vosgien. Elle renferme en effet tous les caractères généraux qui le distinguent, et elle peut être comprise dans tout le département, à l'exception peut-être d'un ou deux termes. Il n'en serait pas de même du patois du Ban-de-la-Roche. Celui de Gérardmer, dont il nous reste à fournir des exemples, est bien autrement difficile à comprendre.

XIV

Parmi quelques manuscrits précieux qu'un ami a bien voulu laisser entre nos mains, nous possédons des écrits en patois d'un ancien curé de Gérardmer, que nous avons nommé plus haut. Nous en tirerons deux morceaux pour faire connaître cette langue relativement rude qui tient du vieux français, de l'allemand et du génie local. La première est un compliment en vers pour la fête d'une femme à laquelle le bon curé Pottier avait voué une amitié vive et pure. Celle à qui ce bouquet poétique était adressé vient seulement d'entrer dans la tombe à un âge fort avancé. La seconde est une traduction de la parabole de l'enfant prodigue.

PO CICILE.

Cicile, Déye vo gar. J'a sti vò lé cinq oure
Fâre in to dò neu moué,
Quouéri dé fiô ou don dé poure;
Mâ cète é n'y ovouzeu pouè.
J'ireu bè-n èwesti, tot ô-z euhan do léye
Po vo fare in boquè, et po to lo fâr vô
Que j'sè bè qu'ç'o vot fête énéye.
Je n'l'â jemâ réliè; vo l'voyin bè-n ohô.
J'préhe tro dè jo inoq slè
Qué son ène occasion si bolle
De v'perzoté mo cœur, ò vo dnan in boquè.
Sai-j', se 'l ir' to po li, s'o voûré bê lo pôre?
Vo pôré bé dé fiô; mà mo cœur n'o mi môre,
Pi qu'ç'o po vo qu'é bè; vo n'o sô fih jemâ.
J'vouréye qu'é vo pihesse inoq lo veu mi piâ.
Evo l'èoué, torto éjôle;
Lé pi jot' fiô n'on qu'èn' sôhon.
Pernè mo cœur, et vo vôron :
Lés èoué n'y fron ré. J'vî éhéyî én' foue
Po vô s'o préhi pih aq' qué n' dir' mi tocoue.

Pour Cécile. — Cécile, Dieu vous garde. J'ai été vers les cinq heures faire un tour dans notre jardin, chercher des fleurs ou bien des poires; mais certe il n'y en avait point. J'étais bien empressé, tout en sortant du lit pour vous faire un bouquet, et par là vous faire voir que je sais bien que c'est votre fête aujourd'hui. Je ne l'ai jamais oublié; vous le vîtes bien hier soir. Je prise (j'aime) trop des jours comme ceux-là qui sont une occasion si belle de vous présenter mon cœur en vous donnant un bouquet. Sais-je, s'il était tout seul, si vous voudriez le prendre? Vous prendriez bien des fleurs; mais

mon cœur n'est pas moindre (de moindre valeur), puisque c'est pour vous qu'il bat; vous n'en êtes dehors jamais. Je voudrais qu'il vous plût ainsi que le vôtre me plaît. Avec (pendant) l'hiver tout gèle ; les plus belles fleurs n'ont qu'une saison. Prenez mon cœur et vous verrez : les hivers n'y feront rien. Je veux essayer une fois pour voir si vous prisez (aimez) plus quelque chose qui ne dure pas toujours.

Ce petit bouquet n'est pas sans charme. Assurément ce n'est pas Horace, mais c'est encore moins Dorat : le cœur y parle seul, et si le patois vosgien avait beaucoup de morceaux de ce genre, il prendrait rang dans la littérature patoise à côté des plus belles *Papillottes* du poète méridional Jasmin.

Nous ne donnerons pas la traduction de la parabole, parce qu'il est trop facile de faire la confrontation. Nous dirons seulement que dans une œuvre de ce genre le traducteur n'est pas à son aise pour faire passer dans sa langue un récit tout fait qui contient des idées qu'un naïf patois n'a pas de termes pour exprimer. On y trouvera donc des expressions françaises et quelques tournures qui ne sont pas franchement patoises.

PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGUE.

Jésu lés i dehé co :

12. In ome ovoû dou fé. Lo pi jenne dehè è so pére : Mo pére, dnè mé çou qué do mi rveni d'vot' bé, et lo pére lés i fi lo potiége d'so bé.

13. Quéque jo èprè, lo pi jenne dé dou fé, èdon qu'el curé rèmessè çou qu'el avoû, nollè dò in

stringe léye bé lon, et 'l y d'pané torto so bé o fâre *des excès et des débauches.* (1)

14. Èdon qu'el euré terto d'panè, è survené ène grande famine dò lo léye lo et el éhochè esse besognoux.

15 È n'ollè et s'botè è matte chî enne gen do léye, què l'viè do sè moutrosse, po y vôdiè lé pohéye.

16. Tolo el érô sti bé-n ahe de repi so vote de çou qu' lé pohéye maingè, mâ pohenne né li o dnè.

17. Èdon qu'el euré songi è li, è dehé : cobé qu'el î d'vôlo chî mo pére qu'on pi d'pain que n'lés y o fau, et mi j'moére toci de faim.

18. È fau qué j'me levesse et qué j'ollesse trovè mo pére et qué j'li dehesse : Mo pére, j'a eufansi Déye et co vo.

19. Jé n'mérite pih qu'o m'dehesse vot' fé ; fâyi d'mi inoq d'in d'veu vôlo.

20. È s'levé et s'n ollè trovè so pére ; édon qu'é tè co bé lan, so pére lo vi et li o faye mau ; é corré è li, é se jeté è so cœu (cou), et s'lo rebressé.

21. Et so fé li dehé : Mo pére, j'a eufansi Déye et co vo. Jé n'mérite pih qu'o m'dehesse vot fé.

22. Èdolo lo pére dehé è sé vôlo : Épotiè to d'suite lè pi bolle reube et s' l'o revesté. Bottè-li enne baugue o dô et dé solé d'câye (de cuir) é pî.

23. Aimnè co lo gra vaye et s'lo toué ; maingeo et fayo bône chire,

---

(1) Il est assurément remarquable que le patois de Gérardmer n'ait pas de mots pour exprimer ces deux idées. Ceci prouve en faveur des anciennes mœurs ; mais on dit que la civilisation moderne a déjà bien changé tout cela.

24. Poromou qu'mo fé qu'voci té mô et el o reviquè, é té poidi et el o retrovè. El éhochon è fare in bon repai.

25. Mâ lo vî (vieux) d'sè fé, qu'té dò lé fouïe, r'vené et don qu'é fé écote lè môhon, el oyé lè musique et lo bri de ço qu' dansé.

26. È heuché in dé vôlo et s' li demandé çou qu'ç'té.

27. Lo vôlo li dehé : Vot' frâre o r'veni, et vote pére é touè lo gra vaye, poromou qu'é l'o revou è santè.

28. El o fé coreie, et s' n'veu mi otrè ; mâ so pére euhé po lo priè.

29. È li répondé : Volo jo (déjà) tan d'onnaye qué j'vo serve, et je n'vos a j'ma déseubéi d'ré dé çou qu'vo m'ô c'mandè, et pohtan vo n'm'ô j'ma d'nè in chèvri po mi réjoï évo mè caimérate.

30. Mâ aussiteu qué l'aute de veu fé qu'é maingi so bé évo dé tantin o r'veni, vos ô touè po li lo gra vaye.

31. Èdolo lo pére li dehé : Mo fé, vos ote tocoue èvo mi, et terto çou qu' j'a ç'o lo veu.

32. Mâ é follé fâre in repai et no réjoï, poromou qu'vote frâre té mô et el o reviquè ; é té poidi et el o retrovè.

On peut remarquer combien ce patois est rapide malgré son âpreté apparente. Dans chaque mot il n'y a pour ainsi dire que la syllabe qui porte l'idée qui se prononce. Aussi les monosyllabes dominent-ils ; quelques-uns doivent même abandonner leur accent pour le reporter sur des voisins plus importants encore, en sorte que la phrase s'enchaîne avec une harmonie que la lecture du texte ne suppose guère.

S'il fallait ajouter des commentaires et des explications sur tout ce qui peut paraître difficile dans les morceaux que nous avons donnés, nous prendrions trop de temps et fatiguerions nos lecteurs. D'ailleurs la comparaison que nous avons faite du français et du patois sous le rapport de la prononciation a déjà pu lever quelques difficultés; d'autres seront aplanies dans l'étude qui va suivre, celle des rapports du patois vosgien avec la langue du moyen-âge.

XV

C'est un académicien bel esprit, coureur de ruelles et bien en cour qui a dû dire le premier que le patois est un ignoble et bas parler, un produit de l'ignorance des vilains et digne de la rusticité de ceux qui s'en servent. Le bonhomme était dans son rôle de conservateur du beau langage. Mais hélas! rien n'est stable que l'instabilité

Et la garde qui veille au poste académique
Laisse entrer les patois.

Les patois, c'est beaucoup dire, mais bon nombre d'expressions populaires que condamnait ou qu'eût condamnées le père Bouhours, le jésuite grammairien, siègent aujourd'hui côte à côte dans le dictionnaire de l'Académie avec les

mots nobles de la société savante et polie. Ce que c'est que les révolutions..... de palais !

Disons-le donc bien haut, les patois sont moins grossiers qu'on ne se l'imagine. Il y en a qui possèdent des poésies pleines d'esprit et de cœur, sinon de hautes pensées. Le messin n'a-t-il pas dans son *Chan Heurlin* un poëme héroï-comique qui ne craint aucune comparaison dans son genre.

Si les Vosges ne sont pas citées dans l'histoire de la littérature patoise, cela tient, non point sans doute à l'absence de toute création poétique mais à un défaut que nous ne craignons pas de signaler ici à nos compatriotes. En général, (j'excepte quelques excellents esprits) ils s'intéressent trop peu à leur propre histoire et aux traditions locales ; les choses de leur pays, si elles ne touchent pas à leurs intérêts proprement dits, semblent ne les arrêter ni les saisir. Leur quasi-indifférence, transmise de génération en génération, a jeté dans l'oubli des hommes et des choses dignes de prix, lorsqu'ailleurs il y a une émulation généreuse à donner à son pays un éclat plus vif par la résurrection du passé et par l'attachement à ce qui l'ennoblit.

C'est ainsi que, pour nous restreindre à notre objet, nous avons perdu sans doute cent morceaux originaux qu'on pourrait peut-être encore recueillir aujourd'hui, si l'on voulait s'en donner la peine, dans les *loures* ou veillées villageoises, qu'animaient autrefois la danse et les chansons, et dans les fêtes de famille ou de localité. L'his-

toire des mœurs, des idées et des faits périt ainsi chaque jour. C'est en vain que l'enfant interroge le père sur les vieux temps; celui-ci n'a rien recueilli ; on n'a rien recueilli pour lui ; il ne vit plus que de son présent et ses ancêtres ne lui sont que des ombres étrangères. Et ici je parle moins des villageois que des habitants des villes qui voient et entendent plus de choses et peuvent facilement prendre la plume. S'il existe des manuscrits, quelle main pieuse les a reçus ou sait les mettre en lumière ? Si des livres sont faits, qui s'en intéresse en dehors des amis de l'auteur? Combien peu ont lu, par exemple, l'excellente *Histoire de Saint-Dié*, par Gravier. La presse locale lutte elle-même avec peine contre une insouciance coupable. L'esprit du groupement, de l'association, des efforts communs a été dénaturé ou n'a pas été compris.

Ah ! qu'on n'accuse pas les Vosges de ne rien produire. Nous avons eu nos chroniqueurs et nos annalistes ; nous avons eu nos trouvères et nos conteurs, aussi bien que nos voisins de la Bourgogne ou de la Champagne. Cela ne peut être mis en doute. Un poëme du 13e siècle, où divers poètes sont énumérés, nous en révèle deux jusqu'alors inconnus,

De Neuville *Josiasmes* li floris,
Et d'Espinal *Goderans* et *Landris*.

M. Littré qui nous fournit cette citation nous ferait ainsi connaître trois poètes vosgiens, si le Neuville de ces vers est celui des Vosges :

l'aimable Jossiaume, Goderan et Landry (1) pour me servir d'une orthographe moderne. Il est fort à regretter que leurs poëmes aient tout à fait disparu, car nous y trouverions les formes anciennes du patois vosgien, comme on trouve les traces du langage local dans les poètes provinciaux de la même époque. Pendant longtemps en effet les provincialismes dominent dans les écrits ; ne connaîtrait-on point l'auteur du roman de *Gérard de Viane*, le langage bourguignon nous révélerait déjà sa patrie. Goderan et Landry nous aideraient donc à affirmer que la langue du moyen-âge se retrouve en grande partie aussi pure, plus pure peut-être dans notre patois que dans d'autres qui sont souvent cités.

Aucune comparaison n'est aussi intéressante et utile que celle du patois et du roman du nord, et ne témoigne mieux que notre idiome n'a pas la barbarie que lui supposent des esprits dédaigneux, je dirai même bon nombre de nos compatriotes.

En quoi est-ce être barbare que de dire *horier* pour rosser. Le beau français ne peut que *donner des horions*. Le patois a-t-il des richesses qui ne se trouvent pas à l'Académie ? Quelle grossièreté y a-t-il dans *miné* pour *meunier? Miné,* je l'avoue humblement, m'a aidé à com-

---

(1) Seraient-ce les auteurs de quelques-unes des nombreuses versions de la célèbre *Chanson des Loherains ?*

prendre un mot que j'entends et lis souvent ; une chose qui est une richesse pour la France. C'est en vain que dans le dictionnaire de l'Académie, ce recueil régulier, légal, exact, expurgé, des termes de la belle langue française, je cherche, pour en avoir une idée exacte, ce que c'est qu'une *minoterie* ou qu'un *minotier* ; je suis obligé de m'en tenir à l'analogie qu'offre *miné* avec *minoterie*. Heureusement qu'il est d'autres dictionnaires qui ne jouissent pas, il est vrai, de la même autorité, qui ne sont sans doute que des compilations intelligentes, mais où l'on trouve avec satifaction les solutions négligées par les Quarante. Ainsi Bescherelle me rassure sur le rapprochement que j'ai fait ; il m'apprend qu'une minoterie est un établissement dans lequel on prépare des farines destinées au commerce extérieur, et qu'un minotier est celui qui possède, qui fait valoir une minoterie, et aussi celui qui fait le commerce des farines, surtout pour les expédier à l'étranger. Ces deux derniers mots, rejetés par l'Académie, peut-être comme du bas-langage sont bien français et nous sommes certains qu'une nouvelle édition de son dictionnaire nous les donnera, sans qu'on se doute qu'un misérable mot patois a pu les fournir, ce que je ne donne que comme une conjecture.

Quel rustre, n'est ce pas, que celui qui demande du *sau* pour du *sel?* Le français est-il donc mieux venu de demander le *sel* aux *sau*niers pour *sal*er son pot? Quelle complication de radicaux! quelle famille discordante! Le

patois est conséquent ; en disant *sau*, il nomme *Sausseray, Saulxures* les villages où il y avait des puits salants ou des entrepôts de sel. Est-ce de *saule* que notre langue a formé *saussaie?* n'est-ce pas du patois, qui a le primitif *sausse* ou *sauce?* (1) Le patois nous semble donc avoir été bon à quelque chose. Mais laissons de côté les sottes accusations de barbarie, d'ignorance, de grossièreté, et voyons notre sujet.

Je ne considérerai de la langue du moyen-âge que les mots qui ne sont pas restés dans le français moderne, ou dont la forme s'en écarte plus ou moins, et j'en rapprocherai notre patois. Si je choisissais seulement par ci et par là quelques expressions rustiques qui s'y rapportent, la comparaison serait trop facile ; avec une petite liste ainsi préparée, on triompherait à bon marché. D'ailleurs la chose a déjà été faite partiellement ou indiquée. Mais je ne veux pas agir ainsi. Je suivrai seulement ligne à ligne une ou deux des pièces patoises qu'on a eues sous les yeux ; on verra que le patois est la langue du 12e et du 13e siècle, se modifiant avec l'âge et les circonstances.

Dans *La manière de demander une femme en mariage* (du Ban-de-la-Roche), je trouve une vingtaine de mots de la plus vieille époque ; le titre seul m'en offre trois, *nôvelle*, *mouonné*, *mottée*.

---

(1) L'espagnol dit aussi *sauce;* c'est le vrai mot français formé très régulièrement du latin par la suppression de la syllabe non accentuée.

Je n'insisterai pas sur le mot nòvelle qui est une forme primitive issue directement du latin *novus* Quant à *mouonnè,* dont la première syllabe est une altération de la forme *moinè* ou *moénè* qui se dit dans le reste des Vosges, il est du 12e siècle, comme le témoigne ce vers de la *Chanson de l'enfant Gérard :*

L'anfes Gérairs l'anmoine en sa contrée.

Mottée se dit *mostier* dans les écrits du 13e siècle, mais l'*s* ne se prononçait pas, comme dans *mestier*, aujourd'hui encore *métier*. On le voit plus tard devenir *moutier* usité dans des noms de lieux, Moyenmoutier, etc. En voici toute la filiation : *monasterium*, *monastère*, *monstier*, *moustier* et *mostier ;* patois, *moutée* et *mottée*. Je n'ai pas besoin d'expliquer le rapport qu'il y a entre *monastère* et *église*.

Voyons dans les lignes suivantes. *Vœr* ou *ver*, voir, est tellement fréquent dans les premiers siècles de notre langue et de notre littérature qu'il suffit de les rappeler. Nous avons conservé ce radical dans *je verrai ;* nous appelons cela une irrégularité ; c'est un provincialisme introduit dans la langue générale.

Li promesses ; *li* est la forme la plus usitée de l'article au 12e et au 13e siècle, au singulier et au pluriel. On lit dans la chanson de Rolland *li cri*, *li vent*, *li pui* (les pics). Dans un titre lorrain de 1261, tiré du cartulaire de Senones, *li* est constamment employé.

Sé d'j' *vos* ons permis *èque*. Je me contenterai

de citations en soulignant les mots français correspondants du patois.

Se lai fuisiez soz Viane la grant.
[Gérard de Viane 13e s.]

Je ne *vos* sai dire.
[Chanson de Rolland, 11e s.]

Vos, nos, pour *vous, nous,* sont les formes primitives et latines ; on peut aussi remarquer l'adverbe *lai* pour là, qui est aussi dans notre patois. *Eque* a été analysé précédemment.

J'ons pour *j'avons* et plus loin *j'espérons* ont été du langage familier de la bonne société jusqu'au 16e siècle, puisque nous avons de François I une lettre où il s'exprime ainsi :

Le cerf nous a menés jusqu'au tartre (tertre) de Dumigny : *j'avons* espérance qu'y fera beau temps sur ce que disent les étoiles que *j'avons* eu très bon loisir de voir.

Henri Estienne disait que c'étaient les mieux parlants qui s'exprimaient ainsi : j'allons, etc.

Oyi, ouir, est toujours écrit dans les plus vieux poèmes oïr, participe oï, futur orrai. Corneille a encore dit dans *Cinna* :

Oyez ce que les dieux vous font savoir de moi.

Où a-ce que ; populaire *où est-ce que, ous que.*

Où, dis-tu, où c'est qu'on m'a vue.
[Farce du débat de la Nourisse.]

Mairiaidge; on lit mariaige dans les sermons de Saint-Bernard. Les Anglais prononceraient

notre mot français absolument comme au Ban-de-la-Roche.

Botte, de l'ancien verbe *bouter*, mettre, employé encore dans *boute-feu boute-selle*. *Bouter* se dit dans le reste des Vosges.

> Quant il sunt en la terre *buté*.
> [Chanson de la croisade, 12e s.]
>
> *Bota* les né sor la rive,
> (Mit les vaisseaux sur la rive.)
> [Villehardoin, 13e s.]

Que lo *buon* Diù *li* vleusse dnè, etc. *Buon* forme moins ouverte que *boin* seul usité ailleurs, comme *mouonnè* pour *moinè*. *Boin*, *boine* sont très fréquents dans les premiers siècles de la littérature romane.

> Li desiple de son couvent
> Qui lors était rices et *boens*.
> [Le chevalier au lion, 12e s.]
>
> Le *boin* destrier gascon.
> [Gérard de Viane].

Li pour *à lui* :

> Et son *blialt li* ad tut détranchet.
> Et il *lui* a coupé son bliaut (sa tunique)
> [Chanson de Rolland.]

Ce vêtement est ce que nous appelons dans les Vosges une *blaude*; le Normand a mieux conservé la forme antique daus *bliaude*.

Græce ou *graice*, se lit dans un titre lorrain de 1286 : « Donné à Mirecourt l'an de *graice* par mil *dous* cent quatre-vingt et six, *lou* jeudi après l'annonciation Notre-Dame. »

S'mouonnoux, les inviteurs. Ce mot est formé de l'ancien verbe semondre, employé très-souvent dans le sens d'inviter par le trouvère Thibaut de Champagne, par Saint-Bernard, etc. : Quant fine amour me semont; il semonait.

Elle *danré;* on disait je *donrai* pour je donnerai.

Il vos *preyont. Il* se prononce *i*, comme tous les jours nous le faisons dans la négligence de la familiarité, ou plutôt comme le faisaient nos ancêtres.

Desuz un pin i est allet curant.
Sous un pin il est allé courant.
[Chanson de Rolland.]
Moult doucement li ad Rollans *preiet.*
Bien doucement Rolland l'a prié.
[Id.]

Ce verbe *préyer* du Ban-de-la-Roche ne diffère que par l'orthographe de celui qu'emploie le trouvère Turold. On peut remarquer aussi notre mot patois *mou*, beaucoup, qui se prononçait ainsi au moyen-âge, sans faire sonner ni *l* ni *t*, car on le trouve écrit *mout* dans Audefroy-le-Bastard, par exemple, au 12e siècle.

Il vos *invitont.* On lit dans la chronique de Turpin (12e siècle) : Envoie lur les tous arcangeles qui *gardont* leurs *armes*, si que elles n'*angiont* ou ténèbres d'enfer ainz les *conduiont* ou règne célestial. (Envoie leur tes archanges pour qu'ils *gardent* leurs âmes, afin qu'elles *n'aillent* pas dans les ténèbres d'enfer, mais pour qu'ils les *conduisent* au royaume céleste). Nos paysans ont

gardé la forme *ont* à la troisième personne du pluriel; le français moderne ne l'a plus que dans ils ont, ils font, ils sont, ils vont, et à la même personne du futur. J'appellerai encore l'attention sur le mot *arme* pour *âme*; nos noëls si répandus dans les campagnes ont encore ce vieux mot: *nout' cœuh et noute airme*, notre cœur et notre âme.

A ces différentes observations j'ajouterai que les articles *lo*, *lè* sont très fréquents au 12e et au 13e siècle. *Lo ciel, lo voile, lo pechiet, lo diemenge* se lisent dans une traduction des épîtres faite pour les diocésains de Metz en 1198; *let moon* (*môhon*, maison), *let haute Boune, let Warde,* dans le titre de fondation de la ville de Raon-l'Etape, en 1279; *lo* roi, vos *lo* quarier dans Saint-Bernard; *lo cel*, le ciel (Chronique de Turpin.)

Ainsi dans quelques lignes du patois du Ban-de-la-Roche je constate plus de vingt mots de la vieille langue française, et par surcroît dans les quelques citations que nous avons faites, nous en avons rencontré huit autres qui appartiennent également à l'idiome vosgien.

Je ne dois pas omettre aussi une expression fort singulière de cette phrase du Ban-de-la-Roche déjà citée : maindgè *et s'* bôouè *et s'* vo faiyè tot kiairi. Qu'est-ce que cet *s* suivi d'une apostrophe? Oberlin qui me donne cette phrase n'en a rien su (1). Je remarque aussi que le patois messin

(1) Il écrit *et ce*, et dans son petit vocabulaire il dit que *ce* est mis là par pléonasme.

emploie *esse*, et nos vieux noëls patois, si curieux à plus d'un titre, emploient très fréquemment la conjonction *et si* :

I n'a qu'méneuye *et si* lou ei étiare.
Il n'est que minuit *et* le soleil éclaire.

Ces derniers me donnent la raison de ce que je cherche, car je trouve presque à chaque page de la chanson de Rolland cette conjonction aujourd'hui ignorée ou perdue, qui n'est plus usitée par les écrivains de la fin du 16e siècle.

Cerce les vals *e si* cercet les munz,
Truvat Gerer et Gerin sun cumpagnun,
E si truvat Beranger et Otun (1).

Les temps modernes en ont affaibli la prononciation et en ont fait *et se*, *et s'*, *esse*. C'est ainsi que le patois lorrain donne l'explication d'un mot que bien des linguistes n'ont pas compris. Je n'ai pas à dire ici comment *et si* équivaut simplement à *et;* il peut se traduire par *et puis*.

Qu'on me permette de poursuivre encore un moment la démonstration que je fais. Si ceux auxquels ce sujet est familier trouvent quelque longueur à ces recherches, qu'ils veuillent bien ne pas oublier que la matière est assez nouvelle pour la plupart de nos lecteurs, puisque le patois des Vosges n'a été jusqu'ici l'objet d'aucune étude, d'aucune critique.

---

(1) Il cherche dans les vallons *et* cherche dans les montagnes, trouva Gérard et son compagnon Gérin, *et* trouva Béranger et Othon.

Dans les premières lignes du patois de Bruyères qui viennent après celui de Rambervillers, je me contenterai de signaler des exemples sans m'arrêter sur les expressions elles-mêmes. *Vai*-t-on *heuchi* lè dem'hòle qu'é 'n òye au bi *couéri* de l'*auve* èvo lo breuchi.

La sue mort le *vait* mult angoissant.
Rollans s'en tournet, par le camp *vait* tut suls.
[Chanson de Rolland].

Il l'appela et commence à *huchier*.
[La Bataille d'Aleschans.]

Querre, quérir et *auve* sont très connus dans notre vieille langue, et notre patois a conservé la prononciation latine du verbe *quœrere*.

Je m'arrêterai un moment sur *Dondée*. Ce mot est l'abréviation d'une phrase de salut très usitée au moyen-âge. *Dieu te doint bonjour,* se lit à chaque instant dans les farces du 15e siècle. Nos paysans disent aussi *boinjou dondée* (Dieu vous donne bonjour), dont quelques-uns n'ont retenu que la dernière partie sans en comprendre aucunement la signification ; en Franche-Comté on dit *do bonjou, dain bonjou*.

Je ne dirai rien de *nani* encore employé par La Fontaine. *Mâ* pour *mais* se rencontre dans *Gérard de Roussillon,* poème du commencement du 14e siècle.

Je suis ung pou navrés ; *mas* de ce ne me chault.
Mas t'a de ton réaume exilé en fuant.

Je pourrais continuer encore cet examen des deux idiomes, mais nous lasserions évidemment

notre lecteur, qui doit être convaincu que nous n'avons pas exercé de surprise sur son esprit (1). Nous pouvons donc affirmer que plus de la moitié du patois vosgien est trait pour trait la langue de nos plus vieux écrivains, sauf quelquefois la différence dans la prononciation de certains mots, qu'un quart est allemand, celtique, latin (sans correspondants dans l'ancien français), ita-

---

(1) Dans le cours de nos articles nous avons déjà fait un grand nombre de rapprochements de ce genre. On pourra voir aussi dans nos notes des « Noëls anciens et nouveaux chantés dans la Meurthe et dans les Vosges, » sous presse en ce moment, l'explication de quelques expressions patoises curieuses ou qui ne sont plus comprises aujourd'hui. Je citerai entre autres *smaidée*, qui comme *dondée* est une phrase du vieux langage et dont voici la traduction dans le vers suivant de la *Farce du pont aux Agnes :*

Par mon serment, *si Dieu ne m'ayde.*

Voici d'autres exemples qui nous donnent le passage d'une expression à l'autre :

Deu, c'est mon père, se mayst Dieulx.
(Farce de Jenin, fils de Rien.)

Oui, se my Dieux. (Idem.)
M'aist Dieux, quand j'étais de son âge.
(Farce de maistre Mimin.)

Se n'est point logis, *se m'aist Dieux.*
(Le mystère de la conception, joué à Metz en 1437.)

Cette dernière forme est bien celle de notre patois. *Ainsi m'aist Dieux,* qu'on lit dans Rabelais et dans la *Farce de maître Patelin*, montre le sens qu'il faut

lien, méridional, wallon, bourguignon, c'est-à-dire qu'il ne s'explique que par ces différents idiomes, et que le reste est du français moderne que le besoin et les relations y ont nécessairement introduit.

XVI

En esquissant quelques-uns des éléments qu entrent dans nos études sur le patois vosgien, nous ne savons si nous avons réussi à faire saisir à nos lecteurs non seulement ce qu'il y a de curieux, mais ce qu'il y a d'utile dans de pareilles recherches au point de vue des origines et de l'histoire de la langue française. Pour compléter nos idées, il nous faudrait des volumes, et notre intention n'a été ici que d'en présenter un aperçu sur quelques points seulement. Nous n'avons rien dit en effet ni de la grammaire ni

---

donner au mot *si* ou *se* qui n'est pas le *si* conditionnel. Les Latins ont les premiers exprimé la formule. Ovide a dit : *Sic Deus adjuvet,* et Horace : *Sic te diva potens Cypri,* etc. Les Italiens n'ont eu qu'à imiter : *Se m'ajuto Dio ; se Dio mi salvi.* Le vocabulaire si fautif qui est à la suite des *Poésies populaires de la Lorraine* a commis cette erreur sur tant d'autres de traduire *smaidée* par *sur mon Dieu.*

de l'histoire de notre idiome rustique ; nous n'avons pas même fait entrevoir ce que peut donner l'étude des noms de lieux, la plus importante de toutes en ce qui touche l'ethnographie. J'ajoute enfin que nous jugeons indispensable la publication d'un dictionnaire des idiomes vosgiens ; nous y travaillons depuis longtemps déjà et la préparation en est fort avancée. Ceux-là seuls qui ont étudié profondément les langues savent de combien de difficultés, de quelles lenteurs un pareil travail est entouré.

Si donc l'on a trouvé un peu longs les articles que nous publions dans *l'Echo des Vosges* et qui ne sont qu'un simple coup-d'œil préliminaire, qu'on juge du vaste champ que nous avons à parcourir.

Pour arriver au bout d'un pareil travail, nos forces et notre temps ne suffiraient pas, si, outre nos propres recherches incessantes, nous n'avions le concours de quelques amis qui veulent bien recueillir pour nous ce que l'on chante, ce que l'on pense et ce que l'on raconte dans les villages ; l'histoire des mœurs vient ainsi se mêler aux faits de langue. Aussi, en les remerciant publiquement d'une aide si précieuse, nous faisons encore un appel à ceux de nos compatriotes que de pareils travaux intéressent. Nous recevrions d'eux avec reconnaissance toutes les communications qu'ils voudraient bien nous faire au sujet des patois vosgiens (1). Idées, mœurs,

---

(1) Ecrire à M. Jouve, professeur, rue St-Didier, 26, Paris-Passy.

usages, superstitions, exprimés dans le langage naïf de nos campagnards, il y aurait déjà là de quoi défrayer pour longtemps un observateur journalier ; ajoutez les chansons, les noëls, les légendes, les fabliaux, les dictons, les proverbes et enfin la langue elle-même dans ses sons, dans ses mots singuliers ou difficiles, sans rapports connus avec d'autres, et dans sa grammaire. Rien n'est perdu pour la science ; pour elle il n'y a rien de petit et d'inutile.

Pour montrer par le peu qui a été fait, combien il reste encore à faire en ce genre d'études, nous donnerons dans ce dernier article une notice bibliographique critique de tout ce qui a été publié en patois vosgien ou sur le patois vosgien.

Nous ne parlerons que des sources imprimées qui se réduisent à cinq :

Des Noëls ;

L'Essai d'Oberlin ;

Quelques pages envoyées par Richard, de Remiremont, à l'Académie celtique ;

Un dictionnaire patois-français publié en 1842 par M. P***, curé de St.-N*** (Pétin, curé de Saint-Nabord);

Quelques pièces ou fragments peu connus.

1° La plus ancienne édition des Noëls en patois vosgien dont nous ayons vu la date est un recueil publié à Epinal en 1746 ; mais nous avons la certitude qu'il y a des éditions antérieures. Nos vieux cantiques se trouvent aussi dans la grande Bible des Noëls imprimée à Lunéville en 1755. D'autres imprimeurs les ont répétés et particulière-

ment la veuve Vivot, à Bruyères, dont la plus ancienne édition que nous ayons vue est de 1788.

Nous n'avons aucune donnée historique qui puisse les faire remonter au-delà du commencement du 18e siècle. C'est l'époque où François Gautier à Besançon et La Monnaie à Dijon firent paraître leurs recueils de Noëls en patois de leur pays. La popularité qu'ils acquirent rapidement semblerait avoir inspiré dans les pays voisins, surtout dans le sud de la Lorraine, la verve de quelque poète campagnard. Un de nos Noëls même est une traduction en patois vosgien d'un de ceux de Gautier (1). Cependant nous trouvons dans les autres tant de traces d'un vieux langage perdu ou abandonné aujourd'hui dans nos campagnes que nous sommes tout porté à croire qu'ils pourraient fort bien dater du 16e siècle, où l'on voit partout s'exercer très vivement la veine naïve des poètes rustiques sur la naissance de Jésus. Nous ne sommes encore réduits sur ce point qu'à des conjectures.

Quoiqu'il en soit, il nous faut accepter les Noëls vosgiens tels que nous les ont donnés les imprimeurs, sans indication de date, de lieu, d'auteur et d'origine quelconque. Nous n'avons à nous occuper pour le moment que de la langue qu'ils renferment. Or il n'est pas une édition qui ne soit, je ne dirai pas irréprochable, mais intelligible. Les éditeurs dans leur ignorance ou leur

---

(1) Celui qui commence par ce vers :

Jasu, qu'j'a lou cœuh transi !

négligence ont laissé à tel point s'accumuler les fautes que les campagnards mêmes ne pourraient suivre sur un texte aussi corrompu des cantiques qui faisaient les délices de leurs aïeux. Les imprimeurs, en se copiant les uns les autres, n'ont eu évidemment aucun souci soit du texte soit des lecteurs. On dirait que plus ils ont introduit de barbarie, plus ils ont cru faire de patois.

En 1855 il a été publié à Nancy un recueil de *Poésies populaires de la Lorraine* dans lequel nous retrouvons nos Noëls. La *Société d'Archéologie*, éditeur responsable de cette publication qui répondait à un décret du ministre de l'intérieur sur la formation d'un recueil des poésies populaires de la France, a mis assurément trop de confiance dans la personne qu'elle a chargée de réunir les Noëls patois et de les livrer à l'impression. Il suffit d'y jeter un simple coup-d'œil pour s'assurer qu'il n'y a ni système orthographique, puisque le même mot, sans changer de prononciation, s'y trouve écrit de plusieurs façons différentes, ni connaissance des dialectes lorrains et des textes, puisqu'il y a des phrases et des mots totalement inintelligibles, ni entente de la prononciation, ni critique ni étude d'aucune sorte, puisque la rime et la mesure des vers n'ont pas servi à leur correction, à leur pureté. Dans le glossaire explicatif qui termine ce petit ouvrage nous avons relevé quarante erreurs flagrantes, sans compter des omissions importantes. Le deuxième Noël de cette édition n'est qu'une traduction informe d'un Noël franc-comtois de Gautier,

dans lequel les formes patoises de Besançon sont assurément incompréhensibles en Lorraine ; les citations géographiques auraient même dû prévenir l'éditeur lorrain d'une origine évidemment étrangère. Celui-ci cependant dit quelque part dans sa préface : « Les Noëls que nous donnons ont été empruntés aux éditions originales de ces cantiques, comparées avec celles qui les ont suivies, et dans lesquelles se trouvent plusieurs rectifications que nous avons cru devoir adopter. » A quel caractère a-t-il reconnu les éditions originales? De quand datent-elles? Nous ne voyons pas d'abord le parti qu'il en a tiré ; ensuite il eût rendu, en les signalant, un grand service aux bibliographes et aux études du patois, dont il se plaît à reconnaître le côté sérieux.

Enfin, nous faisons paraître en ce moment une édition nouvelle de ces mêmes Noëls, auxquels nous en avons ajouté d'inédits. Outre une traduction très fidèle, nous avons accompagné le texte de notes critiques et philologiques. Nous n'en avons rien à dire de plus, sinon que nous avons tout fait passer au crible de la critique la plus exacte.

2° L'ouvrage d'Oberlin sur le patois du Ban-de-la-Roche (1) mérite quelque attention, car il est

---

(1) *Essai sur le patois lorrain des environs du Ban-de-la-Roche, fief royal d'Alsace, par le sieur Oberlin, agrégé de l'université de Strasbourg, etc.* 1775, 1 vol. in-12. M. Vuillemin, dans sa *Biographie des Vosges*, attribue, par erreur, cet ouvrage

le seul écrit vosgien qui en ce genre compte dans la science philologique. L'*Essai*, assez rare aujourd'hui, est de 240 pages. L'auteur, philologue et professeur assez distingué, paraît avoir entrevu tout ce que qu'on peut tirer d'intéressant et de solide de l'étude des patois; mais, comme il le dit lui-même, ce n'est pas après ce fantôme qu'il veut courir, et il se contente de quelques réflexions sur la nature du patois en général, du lorrain et de celui du Ban-de-la-Roche en particulier. La partie grammaticale de son livre est malheureusement trop courte, et l'absence de méthode est regrettable. Les seize pages dont elle se compose en comprennent huit pour la conjugaison de quelques verbes et deux seulement pour des remarques de syntaxe. Puis viennent des échantillons du patois du Ban-de-la-Roche, très souvent comparé à celui de Lunéville. Les quarante-cinq pages qui les renferment sont réellement précieuses. Dans le glossaire de cent pages qui suit, notre auteur a fait quelques rapprochements avec le vieux français et les langues étrangères qui ont des analogues avec le patois dont il s'occupe.

Cet ouvrage, quelque imparfait qu'il soit, et bien que rempli d'erreurs de détails, n'en a pas

---

au pasteur Oberlin lui-même, tandis qu'il est du frère de cet homme vénéré. M. Vuillemin met aussi sur le compte du bon Oberlin un autre livre bien connu pour être de son fils Henri : *Propositions géologiques, etc.*, 1806.

moins été utile aux philologues, à Fallot, à Schnackenburg, etc., qui, ne connaissant pas les patois circonvoisins et congénères de la Meurthe et des Vosges, ont pris quelquefois pour fondamental ce qui n'est qu'une nuance et réciproquement.

3° M. Richard, ancien bibliothécaire à Remiremont, mort il y a dix ou quinze ans, a publié dans les *Mémoires de l'Académie celtique* (t. II) différents écrits sur le patois des environs de Remiremont et particulièrement sur celui de Dommartin : un petit glossaire, un recueil de mots fait sur la demande de cette Académie, et une parabole de l'enfant prodigue. Le travail de M. Richard, limité par le cadre et les conditions de la dite Académie, est insuffisant pour faire connaître notre patois ; d'ailleurs le nombre de fautes typographiques le rend inutile aux philologues ; nous devons penser que le manuscrit de M. Richard a été imprimé sans que l'auteur ait révisé les épreuves.

4° En 1840 a paru le *Dictionnaire patois-français à l'usage des écoles rurales et des habitants de la campagne, ouvrage qui par le moyen du patois usité dans la Lorraine et principalement dans les Vosges, conduit à la connaissance de la langue française,* par M. Petin, curé de Saint-Nabord. « Le but de cet ouvrage, dit l'auteur dans sa préface, étant de faciliter l'étude du français par le moyen du patois, il eût été inutile d'y faire figurer les mots patois qui n'ont dans le français aucun terme correspondant, ni même au-

cune expression équivalente. » Ce but était sans doute louable en lui-même, mais sûrement il n'a pas été atteint. Les gens de la campagne n'apprendront jamais le français au moyen d'un dictionnaire qu'il leur faudrait feuilleter à chaque instant et qui surtout ne contiendrait pas ceux des termes de leur idiome rustique dont ils se servent habituellement (1). Quant à l'objet qui nous occupe ici, nous regrettons vivement cette lacune; M. Pétin n'avait qu'un pas de plus à faire pour faire un ouvrage réellement utile. Quelque défectueux qu'il soit sous ce rapport, il n'en est pas moins jusqu'à présent le dictionnaire le plus complet de notre patois, et nous ne pouvons nier les services qu'il nous a rendus à nous-même.

5° Les pièces et les fragments que nous avons annoncés sont peu nombreux. Il faut mettre en première ligne une trentaine de vers d'une épître en patois de Gérardmer, adressée en 1809 à l'impératrice Joséphine par le curé de cette commune, M. Pottier, dont nous avons déjà parlé (2). Fautifs et sans traduction, ils devien-

---

(1) C'est aussi une erreur de supposer que le campagnard substituera à ses expressions quotidiennes des mots que la plupart des gens de la ville ne connaissent même pas. Lui apprendra-t-on jamais, par exemple, à dire *cérumen, otalgie, bretauder*, *auricale, monaut* que nous trouvons au mot *araïe*, oreille.

(2) L'œuvre entière, qui est si curieuse comme expression de mœurs et comme langage, ne périra

nent inutiles et sont d'ailleurs comme perdus dans un ouvrage peu connu.

Tous les Vosgiens connaissent la fameuse chanson des *Chan golo*, qui vivra peut-être longtemps encore à Epinal, grâce aux regrets retentissants *do fe d'Lonlon lo Pinôdré*, et malgré une nouveauté soi-disant sanitaire qui a privé la ville des ruisseaux naturels qui l'arrosaient et la purifiaient pour les faire passer dans des égouts infectants.

Il est une autre chanson, celle des *hommes d'Igney revenant de la fête de Vaxoncourt*, recueillie par nous et imprimée avec la musique chez M. Firmin Didot; elle a été tirée à un très petit nombre d'exemplaires pour la bibliothèque de M. Burgaud des Marets.

Enfin on trouverait des dictons, des proverbes, des fragments, des phrases qui ne sauraient prendre rang ici.

Nous ne parlons pas des manuscrits en patois vosgien; ceux qui recueillent ce qui émane de l'esprit populaire ne sont point tout-à-fait rares; mais comme les moyens de publication en ce genre ne sont pas faciles, il en résulte une perte immense. C'est ainsi que nous avons à regretter la disparition d'un certain nombre de fables de La Fontaine en patois de Gérardmer, comme nous l'avons dit.

Tel est à peu près jusqu'à présent, si nous

---

point. Nous avons entre nos mains le manuscrit complet de l'auteur, et notre intention est d'en faire l'objet d'une publication spéciale.

n'omettons rien, tout ce que la langue rustique des Vosges peut fournir à l'attention des linguistes et à la curiosité des amateurs. Nous avons déjà vengé notre département de l'accusation de pénurie et de pauvreté littéraire.

L'étude des patois modernes de la France est une étude immense, a dit M. Ampère dans son *Histoire de la formation de la langue française.* Nous ajouterons qu'elle ne peut encore être l'œuvre d'un seul. Il est nécessaire que chacune de nos anciennes provinces apporte un contingent complet, jusqu'à ce que, ce premier entassement de matériaux terminé, un esprit synthétique assez puissant vienne dégager de la masse des détails, autrement qu'on ne l'a fait jusqu'ici, la cause qui sépare un groupe dialectique de l'autre et la loi générale qui les unit. En outre, la comparaison de tant de langages divers ne peut que conduire à connaître scientifiquement, et non plus empiriquement par une intuition capricieuse et téméraire, les véritables origines de la langue française. Les patois des Vosges ne nous ont point paru sans mérite pour contribuer à une œuvre si vaste. C'est pour cela que nous consacrons nos loisirs à réunir tout ce qui peut les faire connaître.

Nous nous estimerons heureux si nous avons pu, dans nos premiers efforts, engager quelques-uns de nos compatriotes à se mettre comme nous à la poursuite des œuvres patoises anciennes ou modernes. Nous en possédons déjà un certain nombre que nous livrerons peu à peu au public.

Si nous ne tirons pas de ces œuvres populaires et originales tout le profit que nous entrevoyons, nous aurons du moins épargné à d'autres le soin de les rechercher, de les recueillir et de les publier, et leur donnerons ainsi tout le loisir d'y appliquer les investigations de leur esprit. Il faut bien que quelqu'un commence ; ce sera là notre excuse et notre seul mérite, si nous ne pouvons atteindre le but.

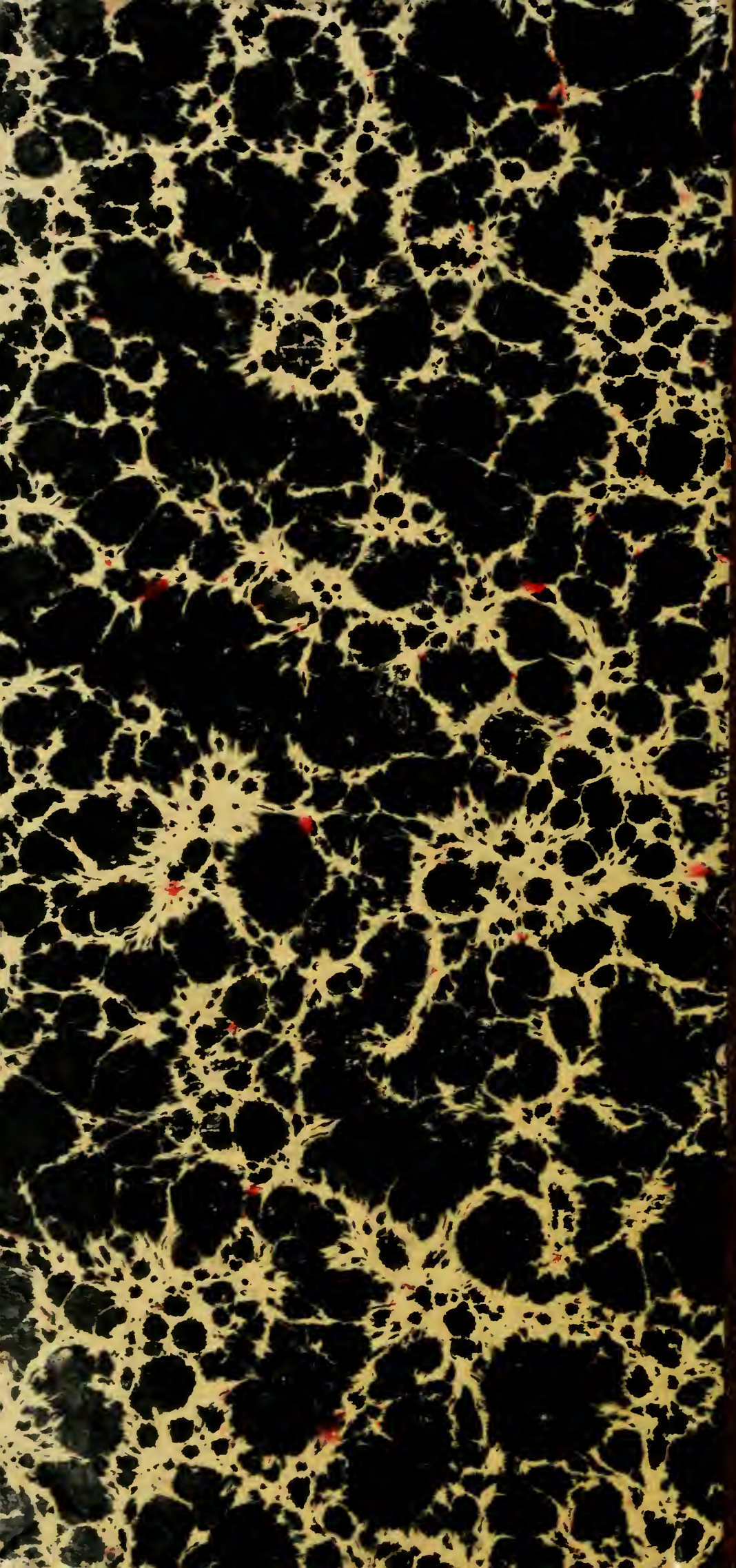
FIN.

TABLE

		Pages.
I.	Importance de l'étude des patois.....	1
II.	Unité dans la diversité des patois de la langue d'oïl.....	6
III.	Sources étymologiques du patois vosgien	8
IV.	Elément celtique.....	11
V.	Elément latin.....	18
VI.	Elément germanique.....	25
VII.	Autres éléments de formation.....	35
VIII.	Diversité des dialectes vosgiens	39
IX.	Etude des sons. Voyelles et nasales...	43
X.	— Consonnes.....	49
XI.	Utilité de l'étude des sons.....	62
XII.	Patois du Ban-de-la-Roche et de Rambervillers.....	66
XIII.	Patois de Bruyères, de Fontenoy-le-Château et des environs d'Epinal....	75
XIV.	Patois de Gérardmer.....	83
XV.	Comparaison du patois et de la langue du moyen-âge.....	88
XVI.	Bibliographie critique des patois vosgiens.....	102

Remiremont, imp. et lith. Mougin.

PC Jouve, Louis
3027 Coup-d'oeil sur les patoi
V7J6 vosgiens

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY